

# JOURNAL

## DES

# DEMOISELLES

### HISTOIRE ET ROMANS

SAINT-SIMON

(SUITE)

Il existait dans le grand monde de cette époque une mode bien opposée à ce qui se pratique aujourd'hui. Au lieu du voyage de noces que nous avons emprunté aux coutumes anglaises, l'étiquette exigeait qu'au lendemain de son changement d'état, toute jeune mariée subit une sorte d'exposition publique, et, entourée de ses proches, au milieu d'un étalage de luxe souvent ruineux, reçût la foule d'amis et de curieux qui venaient lui apporter leurs hommages. Dans le nombre des visiteurs accourus à l'hôtel de Lorges, conformément à cet usage, on comptait M. de Lauzun. Il avait alors soixante-quatre ans. A côté de la jeune duchesse de Saint-Simon, se tenait une jolie brune qui en avait quinze. C'était cette sœur cadette déjà entrevue par nous tout-à-l'heure. On l'appelait mademoiselle de Quintin, les filles puînées de maison noble. — quand on ne les faisait pas religieuses, — se désignant chacune par le nom de quelque terre dépendante de leur famille. M. de Lauzun l'avait remarquée. Presque au sortir de là, il la faisait demander en mariage à sa mère.

« Madame de Lorges, — dit Saint-Simon, — aimait trop sa fille pour entendre à un mariage qui ne pouvait la rendre heureuse. »

M. de Lauzun ne se tient pas néanmoins pour battu. Il fait parler à madame Frémont, aïeule de mademoiselle de Quintin, à M. de Lorges, son père, à M. de Duras, son oncle. Il offre d'épouser sans dot.

Sans dot! que répliquer à cela? Rien, avait

déjà proclamé Molière. Le père, l'oncle, l'aïeule se rendent à cet argument péremptoire. L'opposition de la mère fléchit devant leur accord, et surtout devant la perspective de voir sa seconde fille, qu'elle aimait de « prédilection, » duchesse comme son aînée, à qui elle voulait l'égaliser. Quant à mademoiselle de Quintin, de fortes raisons la portaient à n'en manifester aucune.

« Phélypeaux qui se croyait à portée de tout, la » voulait aussi pour rien, à cause des alliances » et des entours, et la peur qu'en eût mademoiselle » de Quintin la fit consentir avec joie à épouser » M. de Lauzun qui avait un nom, un rang et des » trésors. »

Phélypeaux de Pontchartrain, quoique d'une famille haut placée, n'était qu'un homme de robe. Voici en outre le croquis que, plus loin, donne de lui en deux lignes notre faiseur de portraits, à propos d'une autre visée matrimoniale que ce même Phélypeaux s'était un jour permis de diriger sur une La Trémouille :

« Phélypeaux, fils unique de Pontchartrain, » avait la survivance de sa charge de secrétaire » d'Etat. La petite vérole l'avait éborgné, mais » la fortune l'avait aveuglé. »

On comprend la peur de mademoiselle de Quintin. Entre deux maux il faut choisir le moindre : pour elle, le moindre était encore M. de Lauzun.

« La distance des âges et l'inexpérience du » sien lui firent regarder ce mariage comme la » contrainte de deux ou trois ans tout au plus, » pour être après lui libre, riche et grande dame,



» sans quoi elle n'y eût jamais consenti, à ce  
» qu'elle a bien des fois avoué depuis. »

Telles étaient les dispositions de cette jeune fille à peine sortie de l'enfance, en retour de l'empressement que témoignait pour elle le fantasque sexagénaire. Mais cet empressement, d'où procédait-il ? Était-ce entraînement du cœur et passion ? Non ; caprice peut-être, mais surtout calcul.

Le duc de Lorges, maréchal de France et capitaine des gardes comme son frère aîné le duc de Duras, ne pouvait manquer, par son crédit et par celui des siens, de ramener son gendre dans les hauts emplois de l'armée, et lui laisserait, à n'en pas douter, comme succession, cette même charge auprès de la personne royale d'où sa disgrâce l'avait chassé jadis, et dans laquelle il avait durement et maintes fois reproché à Mademoiselle de n'avoir pas su le faire réintégrer. Cette éventualité probable ajoutait beaucoup de charmes aux beaux yeux de mademoiselle de Quintin, lesquels d'ailleurs n'y gâtaient rien.

Une union fondée sur de pareils sentiments de part et d'autre avait toute chance de justifier l'impression première de la Maréchale, et ne méritait guère qu'il en fût autrement.

« Lorsque le maréchal de Lorges en parla au Roi : — Vous êtes hardi, lui dit-il, de mettre Lauzun dans votre famille. Je souhaite que vous ne vous en repentiez pas. »

Le Maréchal tarda peu à s'en repentir. Cependant, tout alla bien d'abord. Les nouveaux mariés habitaient l'hôtel de Lorges ; la mère conservait auprès d'elle sa fille chérie. Lauzun n'avait pas porté la complaisance jusqu'à s'engager par un article du contrat à partir pour l'autre monde avant deux ou trois ans ; mais il prenait en patience un état de choses si peu d'accord avec son caractère. Hélas ! rien n'est stable ici-bas. Un jour vint où le maréchal de Lorges, atteint par la maladie, se vit réduit à quitter le commandement des armées.

Toutes les espérances de Lauzun s'en allaient en fumée. Cette déception nouvelle n'était pas faite pour améliorer son humeur naturellement insupportable. Il n'avait plus intérêt à la contraindre ; il ne la contraignait plus.

« Ce n'était pas un homme à durer longtemps au pot et au logis d'autrui, et la jalousie, qui, toute sa vie, avait été sa passion dominante, ne se pouvait accommoder d'une maison soir et matin ouverte à Paris et à la Cour. »

La conduite de sa jeune femme était pourtant exemplaire.

« Elle ne sortait jamais des côtés de sa mère, et ni le monde ni lui-même n'avaient pu trouver rien à reprendre en elle. »

N'importe, il ne lui épargne aucun mauvais procédé. C'est bien là le capricieux et hargneux Lauzun, tel que la plume désillusionnée de mademoiselle de Montpensier nous l'a dépeint en

dernier lieu. Enfin, un matin, profitant de l'absence du Maréchal appelé à Marly par son service de capitaine des gardes, il sort de l'hôtel de Lorges, va s'établir à Paris dans une maison qu'il possédait près de l'Assomption, et de là, mande à sa femme de venir le rejoindre.

« Quoique tout eût dû préparer à cette dernière scène, ce furent des cris et des larmes de la mère et de la fille, qui criaient fort et inutilement ; il fallut obéir. Elle fut reçue chez M. de Lauzun par les duchesses de Foix et du Lude, parentes et amies de M. de Lauzun. »

Ce n'était pas sous le toit d'un mari que la jeune femme venait habiter. C'était sous celui d'un maître à la manière orientale. Dès le même soir, tous ses domestiques étaient renvoyés, sa maison renouvelée, elle-même placée sous la surveillance de deux duègnes chargées de ne pas la perdre de vue. Toutes ces précautions ne suffisaient pas encore au despote jaloux.

« Il lui défendit tout commerce avec père et mère, et tous ses parents, excepté madame de Saint-Simon, avec qui même il fut rare dans les premiers temps, et l'amusa de ce qu'il put de compagnies qui ne lui étaient pas suspectes. Après les premiers jours d'affliction et d'étonnement, l'âge et la gaité naturelle prirent le dessus, et servirent bien dans la suite à supporter des caprices continuels et peu éloignés de la folie. »

La cousine de Louis XIV, un jour, excédée de ces mêmes caprices, avait invité avec un froid mépris à s'éloigner d'elle pour jamais l'ingrat qui ne lui payait ses bienfaits qu'en faisant le tourment de sa vie. La jeune duchesse de Lauzun, par malheur, n'était pas petite-fille de France. Il lui fallait porter sa chaîne ; la porter allègrement valait mieux, après tout, que de s'en laisser écraser. L'homme d'ailleurs était depuis longtemps jugé dans le public.

« Le monde tomba fort sur M. de Lauzun, et plaignit fort sa femme, et le père et la mère, mais personne n'en fut surpris. »

— Honore ton père et ta mère, — nous dit la Loi divine. On peut se demander si M. de Lauzun n'aurait pas un peu les droits de l'autorité maritale, en contraignant sa femme à négliger ce précepte sacré. Sans entrer en discussion sur ce point, notons l'exception faite par le tyrannequin vieillard dans toute la parenté de la duchesse, en faveur de madame de Saint-Simon. Le charme sérieux qui brillait en elle devait être grand, puisqu'il lui faisait trouver grâce même auprès de cet esprit de travers. Il paraît avoir également bien vécu avec son beau-frère, Saint-Simon, tout en le montrant dans la vérité de son triste caractère, ne formule aucune plainte à cet égard qui lui soit personnelle. Il n'en fait pas un portrait détaillé et suivi comme ceux qu'il trace d'autres originaux plus ou moins célèbres, mais ce qu'il en dit, et les divers traits de bizarrerie ou de ma-



lice qu'il a plus tard l'occasion d'en raconter ça et là, forment un ensemble qui achève la peinture de l'individu.

Avant de le quitter pour n'y plus revenir, disons qu'il ne poussa pas cependant les ridicules rigueurs de sa conduite à l'extrême. Quand, peu d'années après, le maréchal de Lorges mourut, M. de Lauzun alla sans tarder se mettre à la disposition de sa belle-mère, et permit à sa femme de renouer les liens de famille qu'il avait brisés.

Tandis que la duchesse de Lauzun expiait si durement les rêves de prompt veuvage et de liberté dont elle s'était bercée au moment de son mariage, sa sœur aînée jouissait à la Cour de toute la considération que lui donnait le sien.

Hélas, cette Cour brillante avait grand besoin que de nouveaux éléments de vie vinsent s'y infuser. Le siècle finissait ; tout ce qui en avait fait l'éclat dans le gouvernement, dans l'armée, dans les lettres, les arts, ou simplement dans la société, disparaissait tour à tour. Un sentiment de vide et de tristesse vous saisit à ce spectacle. On croit assister à cet office du vendredi-saint où, sur l'autel, les cierges qui l'illuminent s'éteignent un à un, jusqu'à ce que ténèbres complètes se fassent. De page en page, pour ainsi dire, Saint-Simon enregistre la mort de quelque resplendissante célébrité. Ici, c'est La Fontaine.

« Si connu, dit-il, par ses fables et ses contes, et toutefois si pesant en conversation. »

Un peu plus loin, c'est madame de Sévigné, si aimable et de si excellente compagnie...

« Cette femme, par son aisance, ses grâces naturelles, la douceur de son esprit, en donnait par sa conversation à qui n'en avait pas ; extrêmement bonne d'ailleurs, et savait extrêmement toutes sortes de choses, sans jamais vouloir paraître savoir rien. »

Charmant éloge, tombé de cette plume qui ne flatte jamais.

Un peu plus loin encore, autre oraison funèbre. Il s'agit de La Bruyère.

« C'était un fort honnête homme, de très bonne compagnie, simple, sans rien de pédant, et fort désintéressé ; je l'avais assez connu pour le regretter et les ouvrages que son âge et sa santé pouvaient faire espérer de lui. »

Cependant, le grand Roi, lui, était toujours là, toujours adoré à Versailles, toujours dominant les hommes et les événements du haut de cette majesté inaltérable, que Saint-Simon, dans l'un de ses récits, qualifie d'effrayante, et dont il ne se départit pas une heure dans toute sa vie.

Pas une heure ! Que disons-nous ? C'est une erreur. Il y eut une heure — une seule — où un emportement subit vint déranger ce masque de superbe impassibilité, derrière lequel s'abritaient ses sentiments, quels qu'ils fussent. L'accident capable de produire cet effet inouï de

vait être bien étrange et bien formidable. Voici comment notre auteur le rapporte :

« Sortant de table, de Marly, avec toutes les dames et en présence de tous les courtisans, il aperçut un valet du Serdeau (office) qui en desservant le fruit, mit un biscuit dans sa poche. Dans l'instant, il oublie toute sa dignité, et, sa canne à la main, qu'on venait de lui rendre avec son chapeau, court sur ce valet qui ne s'attendait à rien moins, ni pas un de ceux qu'il sépara sur son passage, le frappe, l'injurie et lui casse sa canne sur le corps ; à la vérité, elle était de roseau et ne résista guère. De là, le tronçon à la main, et l'air d'un homme, qui ne se possédait plus, et continuant à injurier cet homme qui était déjà bien loin, il traversa un petit salon et une antichambre, et entra chez madame de Maintenon, où il fut près d'une heure. »

L'assistance, épouvantée et muette devant cet éclat de tonnerre, n'était pas encore revenue de sa stupeur, quand le roi reparait. Parmi les courtisans, il aperçoit le Père de la Chaise.

« Mon père, lui dit-il fort haut, j'ai bien battu un coquin et lui ai cassé ma canne sur le dos ; mais je ne crois pas avoir offensé Dieu. » Et tout de suite lui conta le prétendu crime. La frayeur des spectateurs redoubla à cette reprise ; les plus familiers bourdonnèrent contre ce valet, et le pauvre père fit semblant d'approuver entre ses dents, pour ne pas irriter davantage et devant tout le monde. »

Dans une autre occasion, Louis XIV jetait sa canne par la fenêtre, pour échapper à la tentation d'en frapper un homme qui l'avait offensé. Nous préférons ce trait à celui qui vient d'être rapporté.

Mais quoi, chez le maître de tant de provinces, une si foudroyante colère, à propos d'un biscuit, est-ce croyable ? non ; le biscuit était l'occasion, ailleurs était la cause. Quelques plaisanteries injurieuses de la Gazette de Hollande, quelques quolibets des courtisans sur le compte de monsieur le duc du Maine, ce prince si choyé du Roi, cet élève si chéri de madame de Maintenon, accusé d'avoir, dans un jour de bataille, pris un plus grand soin de sa personne que de son honneur, avait amassé dans le cœur royal un flot d'amertume qui n'osait s'épancher au dehors. Le larcin du pauvre valet vint y donner une issue, et quelque mince qu'elle fût, le flot jaillit avec toute l'impétuosité du torrent qui rompt ses digues. Ainsi nous l'explique Saint-Simon.

Monsieur du Maine, madame de Maintenon, ces noms se retrouveront souvent dans sa narration, et toujours tracés en noir par l'encre de la malveillance. L'antipathie que lui inspire surtout cette dernière à quelque chose d'implacable. À défaut d'autre raison clairement déduite dans ses Mémoires, on le croirait mu par une malignité de courtisan, à qui toute haute fortune fait



offense, et qui ne pouvait pardonner à la veuve Scarron d'être assise, quoique dans l'ombre, à côté du trône de France. Dieu sait pourtant que la position n'avait rien d'enviable, et ne donnait à celle qui l'occupait ni bonheur ni joie. Le commerce épistolaire et les entretiens de cette femme de roi avec les dames de Saint-Cyr, sont là pour l'attester. Son âge et le souvenir des vicissitudes qu'elle avait traversées ajoutaient encore au sérieux de son caractère; et ce n'était pas son influence qui pouvait égayer cette cour fatiguée, ni animer ce règne déjà si long. Mais une autre influence jeune et charmante allait venir y suppléer, et projeter encore quelques brillants rayons sur le règne et sur la cour du monarque vieilli.

Le duc de Savoie — ce prince si changeant dans ses alliances, et à qui son inconstance profitait toujours si bien — quittait la coalition des puissances liguées contre Louis XIV, et accordait sa fille Adélaïde au jeune duc de Bourgogne, l'aîné des trois petits-fils de France, l'élève de Beauvilliers et de Fénelon. Déjà la princesse était en route, et arrivait au pont de Beauvoisin, où devait s'opérer pour elle le changement de patrie.

« Elle y coucha, et le surlendemain, elle se sépara de toute sa maison italienne sans verser une larme, et ne fut suivie d'aucun que d'une seule femme de chambre et d'un médecin, qui ne devaient pas demeurer en France, et qui, en effet, furent bientôt renvoyés. »

Enfant de onze ans, enlevée par la politique à son père et à sa mère, la fille de Victor-Amédée comprenait déjà le rôle que cette politique lui donnait. Il ne s'agissait pas ici de pleurer. Les honneurs rendus au rang suprême viennent d'ailleurs, dès le début, l'entourer et la distraire.

« Le dimanche 4 novembre, le Roi, Monseigneur et Monsieur allèrent séparément à Montargis au devant de la princesse, qui y arriva à six heures du soir, et fut reçue par le roi lui-même, à la portière du carrosse. Il la mena dans l'appartement qui lui était destiné, dans la même maison de la ville où le roi était logé, puis lui présenta Monseigneur, Monsieur et monsieur le duc de Chartres. Tout ce qui fut rapporté des gentillesses et des flatteries pleines d'esprit, et du peu d'embarras, et avec cela de l'air mesuré et des manières respectueuses de la princesse, surprit infiniment tout le monde, et charma le roi dès l'abord. Il la loua sans cesse et la caressa. Il se hâta d'envoyer un courrier à madame de Maintenon, pour lui mander sa joie et les louanges de la princesse. »

Cette impression favorable ne devait que se fortifier de plus en plus. Le lendemain, on se transporte à Fontainebleau, où l'on arrive vers soir, après avoir rallié en route le duc de Bourgogne.

« Toute la cour était sur le Fer à cheval, qui faisait un très-beau spectacle, avec la foule qui

» était en bas. Le roi menait la princesse, qui semblait sortir de sa poche, et la conduisit à la tribune un moment, puis, au grand appariement de la reine-mère, qui lui était destiné. » où Madame avec toutes les dames de la cour l'attendait. »

Enfin, on retourne à Versailles. La partie du palais qu'avait occupée feu Marie-Thérèse, et qui, depuis sa mort, restait muette et vide, se rouvre à la vie. Cette enfant qui sera — ainsi le croyait-on, hélas! — reine de France à son tour, l'habite à l'avance; tous les hommages, comme tous les vœux, sont pour elle, et la cour entière est à ses pieds.

« Le Roi et madame de Maintenon firent leur poupée de la princesse. Il paraît que monsieur de Savoie était bien informé à fond de notre Cour, et qu'il avait bien instruit sa fille; mais ce qui fut vraiment étonnant, c'est combien elle sut en profiter, et avec quelle grâce elle sut tout faire. Rien n'est pareil aux cajoleries dont elle sut ensorceler madame de Maintenon, qu'elle n'appela jamais que « ma tante » et avec qui elle en usa avec plus de dépendance et de respect qu'elle n'eût pu faire pour une mère et pour une reine, et avec cela une familiarité et une liberté qui la ravissaient, et le Roi avec elle. »

La grâce, ce don supérieur à celui de la beauté, et qui, pour plaire, peut se passer d'elle, — on en avait ici la preuve, — la grâce, ce fut là ce qui fit toute la puissance de cette charmante duchesse de Bourgogne; c'est là ce qui nous séduit encore aujourd'hui dans son souvenir, tel que ses contemporains nous l'ont transmis. Ce titre de duchesse de Bourgogne, elle ne le portait pas encore; par décision royale, on l'appelait la *Princesse*. Le jeune duc n'avait la permission de venir voir sa fiancée que tous les quinze jours; mais cette situation dura peu de temps.

« Le roi qui de plus en plus mettait ses complaisances dans la princesse... ne voulut pas perdre un jour au delà de ses douze ans pour faire célébrer son mariage, et l'avait fixé au 7 septembre. Il s'était expliqué qu'il serait bien aise que la Cour y fût magnifique. »

On sait ce que valait le moindre désir de Louis XIV; on peut penser si les courtisans s'empressèrent de satisfaire celui-là. Ce fut une course au clocher à qui se ruinerait le plus complètement et le plus vite.

« Les boutiques des marchands se vidèrent en très peu de jours... Il n'y avait pas moyen d'être sage parmi tant de folies. Il fallut plusieurs habits; entre madame de Saint-Simon et moi, il nous en coûta 20,000 fr. »

Si telle était la quote-part des gens sages dans les prodigalités du moment, qu'on juge du reste! Les marchands s'enrichissaient, dames et seigneurs s'appauvrirent, et tant d'efforts ne suffisaient pas encore pour les rendre certains



de paraître sous leurs brillants harnais au jour fixé.

« Les ouvriers manquèrent pour mettre tant de richesses en œuvre. Madame la Duchesse s'avisa d'en envoyer enlever par des hockets de chez le duc de Rohan. Le roi le sut, le trouva très mauvais, et fit sur le champ renvoyer les ouvriers à l'hôtel de Rohan. Il fit encore une chose bien honnête.... il choisit lui-même un dessin de broderie pour la princesse. Le brodeur lui dit qu'il allait quitter tous ses ouvrages pour celui-là; le roi ne le voulut pas. Il lui commanda bien précisément d'achever premièrement tout ce qu'il avait entrepris. »

Sur les marches du trône absolu, les princes, et surtout les princesses, se croyaient tout permis. Sur ce même trône, en temps ordinaire, on se considérait comme tenu de sauvegarder le droit de chacun. Instruit des profusions auxquelles donnait lieu parmi les courtisans le désir manifesté par lui, Louis XIV en témoigna du re-

gret, mais pour la forme seulement, assure Saint-Simon. La célébration du mariage fut pompeuse, et l'aspect de toute cette Cour, resplendissante de riches étoffes et de bijoux, très agréable aux yeux du roi.

Hélas! derrière cet éclat, ses yeux n'apercevaient pas la détresse populaire qu'on n'osait lui faire connaître, et que dix années consécutives de guerre venaient de porter à l'extrême. Toutefois pour le peuple même ce mariage était une joie. La paix se signait à Ryswick. On ne se demandait pas si rien dans ses conditions ne froissait l'intérêt national, si la France et le roi qui l'incarnait, pour ainsi dire, en sa personne, étaient bien encore ceux du traité de Nimègue; l'un et l'autre conservaient leur prestige dans le monde, et nul ne prévoyait les mauvais jours que la fortune changeante leur préparait.

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain Numéro.)

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

### POVERINA

PAR MADAME LA PRINCESSE OLGA CANTACUZÈNE

Ce livre pur et charmant se passe en Italie, dans une belle vallée auprès de Lucques. Là, demeure une honorable famille de laboureurs, les Moreno, qui sont bons et secourables à tous; Giudetta, la mère de famille, est un modèle accompli de sagesse et de charité, elle est peinte dans ce roman, sous les plus nobles traits. Elle a recueilli, adopté une pauvre jeune fille que des bergers, qui remontaient au printemps dans les hauteurs des Apennins, ont laissée à sa porte; elle la guérit, elle l'élève, et *Poverina* est traitée comme les filles de la maison, de cette maison qu'elle égaye par le charme d'une voix qu'on aurait acclamée au théâtre, et qui, dans ces solitudes, lutte seulement avec les oiseaux. *Poverina* ou *Rosina* est une enfant sauvage, que Giudetta a grand-peine à plier au travail et à une vie tranquille; elle obtient bien des progrès par sa bonté, sa tendresse, mais pourtant il arrive un instant où l'enfant lui cache ses sentiments. La pauvre petite se prend d'un amour enfantin pour un beau pâtre, nommé Néri, et, à cause de lui, par amour pour lui,

elle s'éloigne de sa famille adoptive, elle entre dans une manufacture, elle, l'oiseau vagabond qui n'aimait rien que le repos et les chants sous la feuillée, elle dédaigne l'amour d'Angelino, le fils de ses bienfaiteurs, et enfin, sans s'effrayer d'une perspective misérable, sans se laisser rebuter même par les vices très visibles de Néri, la *Poverina* l'épouse. Quel sort elle se crée là! Néri, qui ne veut pas travailler, veut exploiter la voix admirable de la pauvre enfant, et il la propose à un impresario, en quête de belles voix et de jolies figures.

Mais *Poverina* se souvient. Dans ses courses errantes, elle a rencontré un pauvre capucin, devant qui elle a chanté, comme chantent les rossignols, par instinct et par plaisir: il l'a écoutée, et il lui a dit: — Tu as une voix splendide, *figlia mia*. Il n'y a pas de quoi en être fière, ce n'est pas ta faute, c'est le bon Dieu qui te l'a donnée. Mais seulement n'oublie pas ce que je vais te dire. Ce cadeau que tu as reçu pourrait se changer en malédiction: prends garde. Si jamais tu rencontres des gens qui te disent qu'avec cette voix-là tu peux devenir riche, qu'il te suffirait de chanter pour avoir des



bijoux et de belles robes, sauve-toi comme si c'était le diable lui-même qui te parlât. As-tu compris ?

Elle avait compris. Ce capucin (figure très réelle et très historique) était le premier ténor de l'Italie; à lui aussi on avait offert la fortune, les plaisirs, la liberté, à condition qu'il entrât au théâtre et qu'il fit jouir le public de sa voix admirable, il avait toujours refusé ces offres qui ne le touchaient pas, et il était resté capucin, mendiant, en robe de bure et pieds nus.

Poverina se souvint, et quelles que fussent les instances et les menaces de Néri, elle refusa avec une fermeté invincible. Néri la maltraita, elle ne dit rien, il la laissa dans la plus noire misère, elle se soumit; le bon Dieu lui envoya un pauvre petit enfant qu'elle allaita au milieu des larmes les plus amères; cette innocente et malheureuse femme n'avait pour consolation, pour ami qu'un grand chien des montagnes, qui la suivait et la défendait, avec l'instinct de sa race, il haïssait l'homme qui rendait sa maîtresse malheureuse, et un jour que Néri avait levé la main sur Poverina, le chien le mordit profondément. Le chien fut livré à la police et abattu, malgré les prières désespérées de la pauvre jeune mère; mais Néri ne lui survécut pas, la blessure s'envenima; on supposa que le pauvre chien était enragé, et Néri mourut à l'hôpital, pendant que la femme et sa fille, à demi-mortes de faim, allaient tomber à la porte de la ferme des Moreno.

Là, une ineffable miséricorde les accueille : Giudetta les reçoit dans ses bras, la petite fille mourante est soignée et guérie comme le fut jadis sa mère, tous la consolent, tous la chérissent, et enfin, après de longs mois écoulés, Angelino lui demande sa main. Depuis longtemps elle savait combien elle s'était trompée, en croyant aimer Néri, et sentant que la souffrance l'a rendue digne d'une pure affection, elle devient la fille de Giudetta.

Voilà, en peu de mots, le canevas de ce roman, mais il est impossible d'en reproduire le charme. Tableaux riants de la vie pastorale, frais paysages, scènes pathétiques, caractères tracés avec grâce et finesse, moralité parfaite, rien ne manque à cette œuvre aimable et remarquable. Nous la signalons à nos lectrices (1).

M. B.

### JOANNA

Par miss Rhoda Broughton.

TRADUCTION DE MADAME DU PARQUET

Il faut l'avouer, les romans anglais conservent leur supériorité évidente sur les œuvres d'imagination françaises; nous n'avons pas eu de

Walter Scott, ni de Dickens, ni de miss Edgeworth, et quoique les nouveaux romans des Georges Elliot et des Rhoda Broughton n'aient pas la retenue et la sagesse de ceux de miss Burney et de ses consœurs, ils sont néanmoins très supérieurs aux écrits que, chez nous, enfantent les plumes féminines. Ils sont devenus plus réalistes, mais ils sont encore purs et moraux, et empreints du plus incontestable talent.

Ce fut par une belle soirée de mai que Joanna Dering arriva chez sa tante maternelle, mistress Moberley : « Elle sonne pour la troisième fois. Après un intervalle considérable, non de silence, mais d'attente patiente et désolée, un pas lourd se fait entendre dans le corridor de la maison. On tire un verrou, la porte s'ouvre. Un jet de lumière s'échappe d'un petit vestibule éclairé, et quelqu'un du sexe féminin, apparaît dans l'ouverture.

« Je pense que mistress Mob... dit Joanna, s'arrêtant tout court, parce qu'une intuition subite lui dit que, tout improbable que cela paraisse, cet objet est mistress Moberley en personne. — Quoi ? c'est moi, mistress Moberley, ma chère, dit la dame tendant ses deux mains pour saisir la jeune fille et la faire entrer. Je ne pensais pas que ce fût vous, parce que je n'ai pas entendu la voiture. Pour dire la vérité, je crois que je faisais un petit somme. Voulez-vous vous taire, chiens ! Régy, allez coucher ! Algy, allez coucher ! Charlie, allez coucher ! allez coucher, monsieur Brown !... »

« Elles étaient restées dans le corridor; enfin, mistress Moberley entoure sa nièce de ses gros bras, et l'embrasse de bon cœur, en voulant la faire avancer; mais le passage est si étroit que, pour ne pas être étouffées contre les murs, elles doivent se séparer et entrer dans le salon l'une après l'autre...

— Voilà le salon ! dit mistress Moberley en le montrant à Joanna avec l'orgueil du propriétaire. Nous n'y avons pas dépensé beaucoup d'argent, par l'excellente raison que nous n'en avons guère à dépenser... Ah ! ah ! ah ! mais ces demoiselles ont fait en sorte de le rendre fièrement joli, n'est-ce pas :

— Oh ! oui, répond Joanna, l'air atterré, regardant le détail des tricots, des fausses perles, des fausses fleurs, des verres en Bohême rouge, qui lui avaient échappé au premier coup d'œil. »

La pauvre Joanna, forcée par le besoin d'accepter l'hospitalité dans cette maison vulgaire, de se placer sous le patronage de sa tante et de ses deux cousines, Bell et Diana, toutes bonnes mais évaporées, légères et communes, la pauvre Joanna sort du milieu le plus aristocratique; elle avait été élevée par son grand-père, dans un vieux et admirable château, parmi la société la plus distinguée, et entourée de tout le bien-être, de toutes les jouissances que la fortune peut donner. Son aïeul meurt subitement, et la laisse seule,

(1) Chez Calmann-Lévy, 3, rue Auber, Paris. — Prix, 3 fr. 50 cent.



pauvre, grâce à la loi des substitutions qui a fait passer ses biens aux mains d'un parent; et elle se trouve heureuse d'accepter la protection de sa tante maternelle. Pauvre oiseau, tombé d'un nid de soie dans un grossier poulailler, Joanna souffre beaucoup; sa délicatesse, ses sentiments, son habitude, ses pensées, tout est froissé, et pourtant, ses parentes sont bonnes et affectueuses pour elle, et elle est obligée de les aimer, tout en les trouvant insupportables. A ces ennuis se joignent des luttes incessantes contre elle-même: elle est aimée d'un homme qui appartient à son ancien monde, elle le repousse, elle l'éloigne, quoiqu'elle l'aime tendrement, mais enfin, après de longues épreuves, songeant qu'ils sont libres tous deux, ils se promettent leur foi.

Alors intervient la mère d'Anthony Wolfertane, qui apprend à Joanna un funeste secret. Le père de Joanna a flétri sa vie par des crimes, et ce nom qu'elle croit apporter pur et noble à son mari, est affreusement souillé. Joanna se résigne et, le cœur navré, elle s'éloigne de son fiancé. Il faut laisser quelque chose à la curiosité, et nous ne dirons pas la fin de cette histoire.

Le talent de Rhoda Broughton y éclate: esprit d'observation malicieux et profond, sensibilité qui va jusqu'au pathétique, sentiments élevés, tout est réuni dans ce beau roman.

Toutefois nous le conseillons plutôt aux jeunes femmes qu'aux jeunes filles (1).

M. B.

## LA VENGEANCE DE GIOVANNI

PAR ETIENNE MARCEL (2)

L'histoire véritable de saint Jean Gualbert est des plus touchantes, on sait qu'il triompha d'un très juste ressentiment, et que voyant à ses pieds le meurtrier de son frère bien-aimé, il lui pardonna au nom de Jésus-Christ. Une grâce suivit une autre grâce: désabusé du monde et de ses affections, Jean Gualbert se donna tout à Dieu, et dans la belle solitude de Vallombreuse, il fonda une seconde branche de l'ordre des Camaldules.

C'est sur ce fond que madame Etienne Marcel a brodé un joli roman, écrit avec chaleur et animé de généreux sentiments; on le lira avec plaisir. Mais pourquoi n'a-t-elle pas dit que son héros *Giovanni* a été canonisé par le pape Célestin III, et pourquoi le fait-elle entrer, vivre et mourir chez les Bénédictins, tandis qu'il fut fondateur d'Ordre et d'un Ordre qui existe encore de nos jours? Le manque d'exactitude et de vérité ôtent beaucoup de leur valeur aux romans historiques

M. B.

(1) Chez Calmann-Lévy, 3, rue Auber, Paris. Prix: 3 fr. 50.

(2) Chez Delhomme et Brigueot, 13, rue de l'Abbaye-Saint-Germain, Paris. Prix: 3 fr.

## FAUSTINE

(SUITE)

### III

#### UNE VIEILLE FAMILLE.

Les Charlemont avaient quitté Cologne après les événements de 1815; ils étaient rentrés dans leur pays; le vieux baron avait perdu sa femme, sa fille avait trouvé une alliance en Allemagne, et son fils s'était marié aussi à une jeune fille de Coblenz, qui lui avait apporté un vieux nom, assez de quartiers pour satisfaire tous les chapitres nobles de l'Allemagne, une beauté blonde et un peu d'argent; il ramenait un bel enfant, appelé Wilhem ou Guillaume, du nom de sa mère. Quelques petits débris de fortune, ajoutés au médiocre avoir de la jeune dame, permirent à cette famille de vivre à l'ombre, décemment, noblement même, en voyant quelques amis, qui avaient même origine et qui avaient passé par les mêmes

épreuves. Un chanoine et ses sœurs, anciennes chanoinesses de Nivelles, quelques gentilshommes et leurs femmes formaient le fond de ce cercle respectable, qui gardait, du passé, les antiques traditions, et, ce qui vaut mieux, les inébranlables principes. On craignait Dieu, on honorait son propre nom: la piété soutenait l'honneur, comme la chaîne soutient le médaillon; le respect de Dieu et de soi-même inspirait à ces braves gens un certain mépris pour l'argent, un profond mépris de tous les moyens trouvés bons pour en acquérir. Ils estimaient haut leur fière pauvreté, et la plupart d'entre eux n'aurait pas échangé le donjon de ses ancêtres à demi ruiné et penchant sur la Meuse, ou l'Ourthe ou la Laisse, ses créneaux branlants, pour les plus belles demeures des banquiers, des marchands d'armes, des fabricants de draps de Liège et de Verviers.

« Ils ont tout, les parvenus! mais cela, ils ne



l'ont pas ! disaient-ils en montrant le vieil écusson gravé sur leur cachet. »

Guillaume de Charlemont grandit dans ce milieu doux, courtois et pourtant sévère ; il fut élevé avec le plus grand soin par son père, homme d'une véritable valeur morale, et par sa mère, dont l'instruction dépassait la limite ordinaire ; il devint ainsi un jeune homme distingué, ferme, et d'une vertu sévère et fière ; au milieu de la génération pratique et remuante de ses contemporains, il semblait un survivant d'un autre âge, mais un survivant jeune, beau et dont l'âme chevaleresque avait revêtu la forme la plus aimable.

Ce fut dans un grand concert, donné au théâtre de Liège, que Faustine vit, pour la première fois, Guillaume de Charlemont. Assise dans sa loge, elle avait parcouru, d'un œil distrait, les rangs des spectateurs, lorsque dans une loge, en face de la sienne, elle aperçut un visage qui lui était inconnu. Elle en demeura frappée et ne put s'empêcher de le regarder encore. Elle vit un très beau profil aquilin, des cheveux châtain coupés courts, qui laissaient découvert un front superbe : il se tourna vers la salle et elle vit des yeux bruns, profonds et doux... Sur l'appui de la loge était nonchalamment posée une main patricienne, et, charme suprême, tout en lui paraissait simple, modeste, et aussi éloigné de la prétention que de la vulgarité. Dans l'intervalle qui séparait les deux parties du concert, il se leva et vint dans une loge voisine de celle de Faustine, saluer deux dames âgées. Faustine le suivit encore des yeux, et enfin, se tournant vers son père, elle lui dit : « Connaissez-vous ce Monsieur... là... dans cette loge où sont ces deux dames en robes de satin noir ? »

— Ce grand jeune homme ? c'est Guillaume de Charlemont. »

Ce nom n'apprenait rien à Faustine : elle ne l'avait jamais entendu dans le monde de gens de finances et de loi qu'elle était appelée à voir ; on ne parlait pas des Charlemont : ils faisaient peu de bruit, ils vivaient à l'écart et n'attiraient pas les yeux. Faustine ne les connaissait pas, et elle ignorait que le château et la maison de son père leur eussent jadis appartenu, et que ce seul fait élevait entre eux un terrible obstacle. Elle regarda encore le jeune homme qui était rentré dans sa loge, et qui semblait livré tout entier au plaisir de la musique ; l'orchestre jouait l'ouverture de *Guillaume Tell*, alors dans sa fraîche nouveauté, et M. de Charlemont semblait sous le charme de cette harmonie pastorale et guerrière, où la Suisse des anciens temps semble revivre. Faustine aimait aussi la musique, mais c'était la voix humaine qui parlait à son âme, et lorsqu'une voix de femme, douce et vibrante, chanta le *Saule* de Desdémone, elle se sentit saisie d'une émotion invincible ; l'amour de la belle Vénitienne pour le général maure, lui apparut sous les couleurs les plus poétiques ; elle la

voyait (la pensée est si complexe et si rapide !) assise dans la haute salle de son palais du Lido, écoutant les récits de guerre, ou, arrivant, belle, empressée, touchante, auprès de son époux ; puis, malheureuse, soupçonnée, outragée par une injuste calomnie, et se préparant à la mort, en chantant le *Saule* et sa douce verdure... Son esprit allait dans les espaces imaginaires, mais l'*Othello*, jaloux et passionné, n'avait pas les traits de la race de Cham, et elle lui prêtait, sans la regarder, la belle tête appuyée contre le fond de la loge, en face d'elle...

Le concert finit ; elle emporta, comme la biche fugitive, un trait dans son cœur, et ce cœur affamé d'affection ne chercha pas d'oubli. Dans sa vie rêveuse, solitaire, inoccupée, Faustine cultiva ce souvenir et vécut avec cette image ; elle s'exalta silencieusement, elle créa, dans sa tête, des romans dont M. de Charlemont était toujours le héros, et elle-même, l'héroïne heureuse car, à force de dévouement et de tendresse, elle avait fait oublier ses disgrâces : elle vivait dans le bleu, dans le songe, dans l'impossible : une circonstance tout ordinaire la ramena sur la terre et donna une fixité à ses rêves : elle remarqua avec joie, avec surprise, que Guillaume de Charlemont passait fréquemment dans la rue qu'elle habitait, et que, toujours, il levait la tête et regardait la vieille maison. Guillaume allait tout simplement à l'Université, où il suivait un cours de lettres, et il regardait, en passant, la maison de ses ancêtres, dont son aïeul lui avait parlé souvent. Il ignorait que le possesseur de ses biens eût une fille et qu'elle s'occupât de lui.

Entre Faustine et son père, l'entretien n'était jamais très nourri ; il parlait un peu de ses affaires, de ses fermiers et tenanciers, un peu des événements politiques dont il s'occupait volontiers, jugeant et discutant, au coin de son feu, les grandes questions européennes, et apportant dans ses opinions, son esprit incisif et ses antipathies religieuses. Un jour, il parlait à Faustine de la nécessité de faire une vente d'arbres, sur sa terre d'Ardenne ; il aimait à la mettre au courant de sa gestion, puisqu'elle était son héritière, et il se prit à dire :

« Ils sont magnifiques, ces vieux ormes, ils forment une voûte de cathédrale. Ils datent encore du temps des Charlemont. »

La pauvre Faustine rougit :

« Comment, mon père, dit-elle, est-ce que la Sermoys a appartenu à la famille de Charlemont ? »

— Vous ne savez pas cela ? Mon père le racontait assez souvent, pourtant. Les Charlemont ne voulurent pas subir le joug français, cela se conçoit, ils émigrèrent, et leurs biens, d'après les lois françaises, furent confisqués et vendus. Mon père acheta les terres, le château et cette maison-ci...

— Comment ! cette maison !



— Oui, pourquoi me regarder d'un air ahuri ! Ce sont là les suites ordinaires des guerres et des révolutions, et si vous alliez au fond de l'histoire des plus grandes familles, vous trouveriez que le plus clair de leur bien est dû à des confiscations. *Væ victis !* Voyez les Condés en France ? ils se sont enrichis des dépouilles du duc de Montmorency, et les Richelieu et tant d'autres, et nos grandes familles belges, cherchez l'origine de leur fortune, vous serez étonnée. Mon père, plus honnête, a acheté ces biens à la nation.

— Oui, mais cette famille en a été privée.

— Juste retour des choses d'ici-bas ! Du reste, ils se remplument un peu, grâce à quelques débris du passé, et à l'héritage de leur vieil oncle de Lummen, et la jeune dame a rapporté des *Silbern groschen* de son Allemagne. Ils ont un fils qui est un fort beau garçon. »

Faustine rougit encore, son père le vit et un sourire amer détendit l'arc serré de ses lèvres. Il devinait peut-être, mais les tristesses humaines, même celles de son enfant, ne lui inspiraient qu'une pitié dédaigneuse.

« Si vous voulez en savoir plus long sur les Charlemont, dit-il, je possède leur arbre généalogique qui remonte haut, pas jusqu'à l'Arche de Noé, comme les ducs de Lévy, ni même à Genséric, comme les Mecklembourg, mais ils peuvent prouver qu'ils descendent directement d'un chevalier nommé Alof, qui fit hommage de son fief à Henri de Verdun, évêque de Liège, vers les années 1100. C'est joli, pour ceux qui tiennent à ces fariboles-là. »

Faustine y tenait ; et quelque démocratique qu'eût été son éducation, aucune des prérogatives des Charlemont ne la trouvait maintenant insensible. Elle étudia leur généalogie, leurs alliances, leurs blasons, elle se remplît d'enthousiasme pour ces grands éclipsés, et interrogea tous les moyens possibles pour les faire revivre. Un moyen s'offrait à elle, si facile, si doux ! Elle regardait l'arbre généalogique, elle consultait ses multiples rameaux, et non loin des illustres noms des La Marck, des d'Arenberg, des Mérode, elle en trouvait de bien obscurs, anoblis de date récente ou riches bourgeois qui avaient accepté pour leurs filles une noble alliance. La richesse, elle la possédait. Elle pourrait apporter à Guillaume de Charlemont et ses anciens domaines, et bien d'autres encore, et un cœur, une âme passionnément dévoués, disposés à s'immoler pour lui. Que faudrait-il pour cela ? une rencontre qui leur permit de se connaître, de s'entendre ; mais quel vent propice dirigerait l'une vers l'autre deux personnes qui avaient tant d'intérêt à se voir et à se convenir, deux destinées qui pouvaient se compléter l'une l'autre !

De ce rêve à la réalité, il n'y eut pas très loin. La vie réelle a de ces fortunes qui dépassent le hasard des romans. Faustine était depuis longtemps liée avec la fille d'un notaire, mademoi-

selle Félicie Guiscard ; elles avaient quelque sympathie l'une pour l'autre, et chaque semaine, elles passaient ensemble deux soirées, auprès d'une table de travail, où le thé faisait son apparition à neuf heures. Faustine était donc chez son amie, quatre ou cinq mois après le concert, et d'autres jeunes filles s'étaient réunies à elles, travaillant, jouant de l'aiguille et causant avec vivacité des menues nouvelles de la ville. Faustine ne se mêlait guère à l'entretien, elle penchait sous la lampe sa tête pensive, elle n'entendait pas ce qui se disait, son imagination se promenait bien loin de ce salon paisible et de ces caquetages d'enfant. Et comme le dit un Livre qu'elle n'avait pas lu : « Je ne suis pas où mon corps est assis, je suis plutôt où m'emportent mes pensées ; ma pensée est ordinairement où est ce que j'aime... » (*Imit.*)

M. Guiscard entra ; il se mêla aussitôt à la conversation : c'était un petit vieillard, plein de bonhomie et de gaieté et qui aimait la société jeune et joyeuse ; il apportait son contingent de nouvelles, il ranima les étincelles de l'entretien ; il raconta même une histoire en patois wallon qui excita les éclats de rire de l'assemblée ; seule, Faustine ne s'y joignit pas, mais on était habitué à la voir mélancolique et silencieuse : cependant, Félicie qui la connaissait, la trouvait plus taciturne que de coutume.

Tout-à-coup, la vieille domestique ouvrit la porte et dit d'une voix haute :

« Monsieur, voilà M. de Charlemont qui veut vous parler. »

Toutes les têtes se levèrent : Faustine recula dans l'ombre ; M. Guiscard se leva et alla vers le visiteur : il croyait voir le vieux baron, et il se trouvait en face de la belle et jeune figure de Guillaume.

« Je vous demande un million de pardons, cher monsieur Guiscard ; je vous croyais seul. »

— Entrez donc, monsieur Wilhem, et veuillez vous asseoir : je suis tout à fait à vos ordres, si vous avez quelque chose de particulier à me communiquer, sinon, vous nous ferez grand honneur en prenant une tasse de thé avec nous.

— Monsieur, je viens de la part de mon père, vous rappeler la vente d'arbres de notre petit domaine de Fagnes.

— Je ne l'ai pas oubliée : elle est affichée pour le 28. Nous aurons des amateurs ; on a besoin de bois de construction.

— Oui, mais c'est un crève-cœur que de voir abattre ces vieux chênes.

— Eh ! vous en planterez d'autres, on peut planter à votre âge... Félicie, une tasse de thé à monsieur Guillaume. »

Félicie vint avec la tasse et la théière ; sa petite sœur portait le sucrier et les biscottes de Bruxelles. Le jeune homme se rapprocha de la table et regarda les jeunes filles, que son arrivée avait rendues silencieuses. Il était à côté de Faustine,



qui tremblait intérieurement et n'osait lever les yeux. M. Guiscard n'aimait pas les silences qui coupent les entretiens; il mit sur le tapis la politique et les agitations de cette Europe éternellement agitée. Guillaume répliqua, et Faustine remarqua son langage sobre, distingué, si bien en harmonie avec la supériorité morale que révélait son visage. Il releva à son tour la balle de la conversation, en parlant d'un livre nouveau, et Félicie, qui lisait volontiers, lui donna la réplique et le contredit légèrement. Faustine dit un mot qui soutenait l'opinion de monsieur de Charlemont: il l'écouta avec sympathie et s'adressa à elle, en parlant du poème de Brizeux, qui venait de paraître: elle n'avait pas lu *Marie*; il en exprima un regret poli: elle tressaillit de joie: il semblait que les paroles, l'attention de Guillaume lui donnassent une nouvelle vie: elle laissa voir qu'elle avait le goût de la poésie et des lettres, et le jeune homme l'écouta avec une douceur attentive qui la charmait de plus en plus.

Trois quarts d'heure s'étaient écoulés comme une seconde:

« Vous partez déjà, monsieur Guillaume? Prenez au moins un verre de Kummel pour digérer ce thé, vrai breuvage de femmelettes!

— Merci mille fois, monsieur.

— Dites à monsieur le baron que la vente se fera et qu'elle sera avantageuse. »

Le jeune homme serra la main du vieux notaire, salua les jeunes dames et sortit. La nuit se fit pour Faustine.

Cette entrevue, ces paroles, cette présence de l'objet inconnu et aimé, fournirent pendant longtemps un aliment à ses pensées; le regret qu'il avait exprimé sur la perte de ses vieux chênes, la touchait au fond de l'âme, et avait son désir de lui rendre la fortune, de lui remettre entre les mains des biens dont il semblait si digne. Avec la ruse féminine, elle amena plusieurs fois le nom des Charlemont dans ses conversations avec M. Guiscard et sa fille: le vieux notaire inclinait la tête en entendant ce nom vénéré, et se bornait à dire:

« Dignes gens! très dignes gens! tout ce qu'il y a de plus respectable... mais... mais ils n'ont pas le vent en poupe.

Faustine écoutait ces observations sans y répondre, mais l'idée que les Charlemont n'étaient pas favorisés par cette fortune que le monde met si haut, scellait de plus en plus ses idées dans son âme.

Elle chercha les occasions de rencontrer Guillaume de Charlemont, et nous racontions au début ses préparatifs pour une fête où elle espérait le voir, où elle le vit en effet, l'on sait quelle douloureuse déception elle rapporta de ce lieu de plaisir. Lui ne s'était pas même aperçu de sa présence: les traits disgraciés de cette pauvre fille s'étaient effacés de sa mémoire; il avait passé devant elle sans la regarder, et elle l'avait

vu, plein de grâce et d'enjouement, auprès de quelques autres femmes, qu'elle jugeait heureuses entre toutes. Elle pleura longtemps sur ce souvenir, mais il ne la guérit pas.

Peut-être le puissant moteur du monde, le temps, aurait-il fini par accomplir son œuvre d'apaisement, peut-être en serait-elle arrivée à regarder avec un sourire, ce rêve de sa jeunesse, sans une troisième rencontre, qui fut douce et fatale. Elle revit M. de Charlemont chez Félicie, durant une courte visite. On parlait d'un grave accident arrivé dans les mines, et qui impressionnait tout le pays. Faustine jeta dans la conversation un mot ému: M. de Charlemont le releva et s'adressa à elle avec une grâce qui la toucha de plus en plus. Il faisait attention à elle. Elle ne passait plus, indifférente, sous ses yeux... Il semblait, en la distinguant, lui avoir marqué sa place dans le monde: elle n'avait pas la beauté, mais elle avait l'intelligence, la fortune... pourquoi non?..

Félicie observait, et les questions tremblantes de Faustine, sa pâleur, sa rougeur, son attitude émue lui révélaient bien des choses. Elle avait, comme son père, un esprit hardi et enjoué, elle aimait Faustine et elle se hasarda à l'interroger.

Elles étaient seules dans la chambre de mademoiselle Malfroy, car, là, dans cette maison sombre et peu hospitalière, d'autres jeunes filles ne se rassemblaient pas, et M. Malfroy ne quittait pas, pour la société de sa fille et de son amie, son cabinet, son cigare et ses livres. Sur la table près de laquelle elles étaient assises, se trouvait un rouleau de parchemin que Félicie déroula familièrement: elle poussa une exclamation à la vue de l'écriture gothique, des écussons colorés et des innombrables rameaux d'un arbre qui avait l'air de puiser sa sève dans la poitrine d'un homme, sous la figure de qui était écrit: *Roderic-le-Noir, premier baron de Charlemont*.

« Bon Dieu! Faustine, dit-elle, tu t'occupes donc des généalogies?

— Mais non... répondit-elle un peu embarrassée; j'ai regardé et étudié celle-ci, qui nous touche un peu, car enfin, cette maison appartient aux barons de Charlemont... tu comprends? j'ai voulu vérifier ces armoiries que nous retrouvons partout ici.

— Oui, oui, rien de plus simple... Connais-tu madame de Charlemont?

— Non, du tout.

— C'est une fort aimable dame. Elle aime beaucoup mon père et elle nous honore quelquefois de sa visite.

— Elle demeure?

— Là-haut, tout là-haut, près de l'église de Saint-Martin, dans une jolie petite maison, bien arrangée, soignée: ça n'a pas l'air riche, mais très comme il faut. Il y a des vieilles armes dans



le vestibule et de vieux portraits dans le salon. »

Faustine soupira : heureuse Félicie qui voyait de près ces trésors !

« Madame de Charlemont voudrait bien marier M. Guillaume, elle en a quelquefois parlé à mon père, mais papa n'est pas grand diplomate, et il n'a tenté, il n'a pas réussi.

— Il me semble, répondit Faustine avec effort, que M. de Charlemont n'a pas de refus à craindre.

— Tu crois cela ? nos industriels enrichis veulent de l'argent, galon sur galon, comme dit papa, et les nobles ont besoin pour la plupart de redorer leur blason : marier M. Guillaume avec les petites comtesses et les petites marquises, ce serait marier la faim et la soif. »

Faustine ne répondait pas ; une émotion extrême étouffait sa voix : l'intermédiaire qu'elle avait tant désiré ne s'offrait-il pas à elle ? laisserait-elle échapper cette occasion unique ? parlerait-elle à cette amie fidèle, dévouée, mais si moqueuse, si peu romanesque, si peu accessible aux grands sentiments ? elle réfléchit longtemps, les yeux fixés sur le vieux parchemin, et enfin, toute palissante, elle s'adressa à Félicie.

« Nous nous sommes toujours aimées, depuis notre enfance, t'en souviens-tu ?

— Certes oui, dit Félicie avec amitié, tu étais comme ma grande sœur, et je n'ai jamais oublié que tu m'as donné tes étrennes, un jour de l'an où les miennes s'étaient trouvées maigres : c'étaient des livres que j'ai encore et des bonbons que je n'ai plus. Cela cimentait l'amitié.

— Eh bien ! alors, tu m'écouteras sans rire, sans te moquer ?

— Je te le jure, ma bonne Faustine, parle ! »

Sa figure colorée et enjouée prit une expression sérieuse :

« Cette famille de Charlemont, que tu connais, occupe ma pensée : elle est pauvre, elle est déchue, nous sommes riches, nous possédons ses biens : n'y aurait-il pas moyen de lui rendre justice ?

— Que veux-tu dire, amie ? explique-toi.

— Tu dis que madame de Charlemont voudrait marier son fils... et... »

Elle ne put achever et cacha dans ses mains son visage couvert de rougeur et inondé de larmes. Félicie la regarda avec pitié : la passion la plus vive et la plus chaste, l'émotion la plus généreuse ne pouvaient donner de charme à ce visage disgracié, masque de pierre qui ne se laissait pas transfigurer par l'ardeur de l'âme : elle pensa au beau Guillaume et secoua la tête. Pourtant, elle se pencha sur son amie et l'embrassa, en lui disant à voix basse :

« Si M. Guillaume t'épousait, il rentrerait en possession de ses biens : est-ce là ce que tu penses ? »

Faustine fit un signe affirmatif :

« Ce serait une bien bonne combinaison, et M. Guillaume serait heureux de t'avoir pour femme : mais ton père, ma chérie, approuverait-il ?

— Il n'approuverait peut-être pas beaucoup, car il n'aime pas les nobles, mais il me laisserait libre : la liberté est dans ses idées et ses systèmes.

— Et tu souhaiterais ce mariage ? »

Faustine leva les yeux sur son amie et répondit d'une voix tremblante :

« Plus qu'il n'est possible de l'exprimer !

— Eh bien ! alors, il faut agir et empêcher que M. Guillaume ne s'engage ailleurs. Me permets-tu de parler de ton idée à papa ? il sera enchanté, car il a la passion des anciennes familles ; c'est sa marotte, et il sera transporté à la pensée de rendre aux Charlemont leur antique héritage. Quel beau contrat il libellera !

— Tu ris toujours ! dit Faustine. Je n'ose rire, toute ma vie est sur cet enjeu !

— Tu permets donc que je fasse notre confidence à papa ?

— Oui, mais s'il est repoussé !

— Alors, ma chérie, il faudra se consoler et n'en pas mourir ; ce serait trop dommage.

— Est-on libre de souffrir ou de ne pas souffrir, de mourir ou de ne pas mourir ?

— Il me semble qu'oui, répondit sérieusement Félicie ; il faut avoir de la raison et tenir son cœur à deux mains. —

— Le mien m'est échappé, dit Faustine à demi-voix. »

Elles causèrent longtemps encore, et lorsque Félicie retourna chez elle, son amie demeura livrée à un trouble extrême, mélange d'espoir, de crainte, de confusion, de terreur et d'amour. Elle se figurait qu'il acceptait, qu'il avait deviné sous cette offre étrange un dévouement sans bornes ; elle se voyait à ses côtés... elle devenait la fille obéissante de ses parents, elle vivait auprès d'eux, auprès de lui... ingénieuse à deviner leurs désirs, à leur soumettre aveuglément les siens, adoptant, sans efforts, leurs croyances et leurs habitudes ; elle sentait que, pour être digne d'un semblable bonheur, il fallait adorer et remercier Dieu au ciel, que le culte le plus pur, l'adoration la plus fervente ne seraient que l'expression d'une reconnaissance ineffable, que l'argent versé aux mains des pauvres, ne paierait pas sa dette, que la mort, après quelques années de félicité, serait acceptée et offerte comme une suprême action de grâce...

Mais s'il refusait !

Félicie, dès le lendemain matin, avait fait part à M. Guiseard de ce projet :

« Diable ! diable ! s'écria-t-il, cela est sérieux ? ce n'est pas une lubie d'une tête un peu folle, car ton amie Faustine n'est pas très raisonnable, quoiqu'elle ait l'air si sérieux ?

— Non, papa, je vous assure, Faustine y a



bien pensé : elle voudrait épouser M. de Charlemont.

— Et Simon Malfroy ?

— Il paraît qu'il ne dirait rien.

— Possible, et puis Faustine est majeure, très majeure. Ce serait superbe à un point de vue, celui des écus, le reste n'est pas aussi brillant.

— M. Malfroy est un honnête homme, n'est-ce pas, mon père ?

— Oui, un joli homme de loi, habile, très habile, jouant au plus fin.

— Mais honnête ?

— Oui, Félicie, pourtant les Charlemont trouvent d'autres objections. Songez donc que le grand-père de Faustine était un artisan et que sa grand-mère tenait le péage du pont de Chaudfontaine !

— C'est bien vrai, papa, mais ne voyons-nous pas d'autres mariages conclus dans les mêmes conditions ?

— On en pourrait citer... allons, je vais réfléchir mûrement à ton idée... va, ma minette. »

Deux jours après, le bon notaire était en sérieuse conférence avec M. de Charlemont.

« Monsieur le baron, permettez à votre vieux conseil de vous parler franchement : cela mérite considération. Songez ! une grande fortune en terres et en portefeuille, vos propres terres, qui étaient dans votre famille depuis des siècles, voilà ce que cette jeune personne vous apporte dans son tablier ! que M. Guillaume dise *oui*, elle sera comblée !

— Je ne dis pas le contraire, mais pour avoir cet argent, et ces terres, et notre château et notre maison patrimoniale, il faudrait... »

« Il n'acheva point ; le regard du notaire l'interrogeait :

« Il faudrait se baisser, mon cher Guiscard. Songez à votre tour ! songez à l'origine des Malfroy, à la réputation un peu douteuse de M. Malfroy, aux désobligeances physiques de cette jeune personne (vous ne me les avez pas cachées) rien n'expliquerait ce mariage que les vues les plus intéressées et les plus âpres. Nous ne les éprouvons pas ! non ! je puis vous le jurer.

— Je le sais, monsieur le baron, mais enfin, si M. Guillaume... vous savez, les jeunes gens n'ont pas les mêmes opinions que nous autres vieux. »

Le baron sourit et dit doucement :

« Je crois connaître mon fils. Néanmoins, je le consulterai, ainsi que ma femme, et vous aurez demain notre réponse définitive. Quoi qu'il advienne, mon cher Guiscard, vous savez que nous sommes vos amis et clients reconnaissants.

Le lendemain au soir, M. Guiscard reçut le billet suivant.

« Mon cher ami,

« Je l'ai consulté, nous nous sommes consultés, et, sérieusement, nous ne pouvons nous décider à accepter cette proposition, qui nous ho-

» nore et nous laisse une sincère gratitude envers  
» mademoiselle M. Mon fils, dont je suis très content, nous a ouvert son cœur : il désire épouser une de ses parentes, du côté maternel, mademoiselle Hiltrude de Geisheim. Nous donnons les mains à ce projet, et nous vous renouvelons, mon cher Guiscard, tous nos sentiments dévoués.

» CHARLEMONT. »

« Ma pauvre Faustine ! s'écria Félicie lorsque son père lui eut communiqué ce billet. Oh ! qu'elle sera affligée !

— Son idée était-elle bien raisonnable ?

— Je ne l'affirme pas, mais elle y avait mis tant de cœur ! Vous me donnez ce malheureux billet, papa ?

— Oui, minette ; fais en le meilleur emploi que tu jugeras. »

Quand Félicie apparut chez son amie, son visage, malgré ses efforts sur elle-même, trahissait son chagrin : Faustine, pâle comme à l'heure de la mort, lui dit :

« Eh bien ! »

Félicie l'embrassa et la tint un instant serrée dans ses bras.

« Tu ne m'apportes pas une bonne nouvelle ! il me rejette ! dis, explique-toi ! »

Félicie posa le billet de M. de Charlemont sur la table, et Faustine le lut et le relut à deux reprises. Elle s'éloigna d'elle, en disant :

« C'est fini ! l'avenir est fini... »

Toutes deux gardèrent le silence ; Félicie ne savait que dire, Faustine succombait sous son chagrin ; enfin, elle ne put se contenir, et quoique, d'ordinaire, elle fût maîtresse d'elle-même, des sanglots étouffés la trahirent.

« Chère, chère amie ! dit Félicie en lui serrant la main. Songe pourtant que tu ne regrettes qu'un plan, un rêve... »

— J'y avais mis tout le bonheur de ma vie ; va, mon cœur ne me trompait pas : j'eusse été heureuse... et lui aussi... Tout est fini... »

Félicie cherchait des paroles consolantes et n'en trouvait pas : que dire à une âme exaltée, qui regrette une illusion, parée de tous les charmes dont l'imagination, les souvenirs poétiques et romanesques peuvent orner une chimère ? la raison paraissait glacée, les motifs vulgaires, tirés de la fortune, de la jeunesse, de la santé, de la liberté, inacceptables. Qu'importent tous les autres biens à qui perd un trésor inestimable ? La jeune fille cherchait, pensait et se souvenait du secours qu'elle avait trouvé dans ses propres peines : elle se hasarda, et dit à Faustine :

« Chérie, tu sais que j'ai eu bien du chagrin lorsque j'ai perdu maman, c'était un si grand vide pour nous ! je ne savais où chercher un peu de consolation : j'ai prié le bon Dieu, j'ai lu de bons livres, et certainement, j'en ai ressenti du bien. »

Faustine secoua la tête, et dit tristement :



« J'envie ceux qui croient et qui peuvent prier, mais pour moi, le ciel est vide et les bons livres, comme tu dis, ne me feraient pas une heureuse impression. Si c'est une faute, elle est imputable à l'éducation que j'ai reçue...

— Mais tu pourrais lutter contre cette éducation mauvaise, et revenir vers le bon Dieu... car enfin, tu l'as connu, tu as fait ta première communion...

— Oui, mon père n'a pas voulu que je fisse exception, mais il a bien soufflé sur ma faible foi, et il l'a éteinte. Je ne crois pas, Félicie! et n'attendant pas de bonheur dans une autre vie, j'en désirais ardemment durant celle-ci. C'est fini. Je tâcherai de reprendre mon train ordinaire, mais il y a quelque chose de brisé en moi. »

Son regard peignait bien la désolation de son cœur et Félicie ne put retenir ses larmes : elle ne déplorait pas le chagrin actuel de son amie, mais bien cette inébranlable qui la laissait

sans lumières dans les ténèbres, sans espérance dans l'avenir, sans appui dans l'isolement. Elle regardait autour d'elle : dans cette belle chambre, rien ne rappelait la vie chrétienne; sur la table reposaient un ou deux livres : un livre de Michelet et un roman de George Sand. C'étaient là les sources où puisait cette âme isolée et altérée d'amour!

« Ma pauvre Faustine, dit-elle, quoique je ne sois pas bien dévote, je prierai pour toi. Ne te laisse pas aller, songe que tout n'est pas perdu.

— Tu es bonne pour moi, très bonne, mais tu ne peux comprendre combien je suis à plaindre. Tout me repousse sur la terre et je n'attends rien d'ailleurs! Va, Félicie, tu as un père et des sœurs qui t'aiment, tu es bien plus heureuse que moi... tu es jolie, ton père est estimé, tu seras aimée, et moi, je vivrai et mourrai seule...

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

## SUR LA PISTE

(SUITE)

« Je suis restée trop sédentaire, dit-elle... Mon esprit voyageait, mon imagination avait l'univers pour domaine et cela me suffisait. Mais il eût mieux valu, dans l'intérêt de Gontran, donner une forme palpable, un corps à mes rêves, voir le monde tel qu'il est, nouer de différents côtés des relations utiles, étendre enfin ma sphère d'observation et d'action.

— Où veut-elle donc en venir ? se demandait la bonne Catherine, tournant de nouveau ses pouces.

— Un tort reconnu est à demi réparé, reprit sa pâle amie. Grâce à Dieu, je ne suis pas encore une invalide et je peux regagner le temps perdu. Ma santé, ma fortune me permettent les voyages; mon devoir me les prescrit, le bonheur de Gontran les exige...

— En êtes-vous sûre?.. Si j'ai bien compris, c'est un voyage d'exploration matrimoniale que vous projetez? Vous iriez à la découverte d'une femme, comme d'autres s'aventurent à celle d'une terre ignorée? Ah! ma petite, quand ils foule du pied cette terre-là, ce n'est pas toujours la terre promise! Croyez-moi : l'inconnu réserve aux aventuriers plus de déceptions que de jouissances! En bonne conscience, vous n'avez autour de vous que l'embarras du choix; vous savez à quoi vous en tenir sur les personnes et sur les choses; et si quelques imperfections vous choquent en elles, les qualités, les avantages com-

pensant au centuple ces défauts, ne sont pas d'emprunt. Croyez-moi : ne lâchez point la proie pour l'ombre! Il vaut mieux tenir que courir! Et qui exige trop n'obtient rien! »

Madame Aubayle tournait au Sancho. Elle parut grotesque à son amie et celle-ci n'attendit pas un proverbe de plus pour décider son départ, puisqu'il soulevait cette concluante désapprobation.

Cependant, comme la grosse dame prenait au sérieux son rôle de confidente-conseillère, bien qu'il ne fût en réalité qu'un emploi de comparse, elle tenta quelques objections encore : La saison transitoire et mal équilibrée avec ses gelées tardives, ses pluies capricieuses et ses coups de soleil dangereux; la délicate santé de la vieille demoiselle qui pouvait souffrir beaucoup d'un changement d'habitudes; les dispositions mêmes de Gontran qui se prêterait difficilement, peut-être, à cette manière étrange de fourrager le monde pour y chercher femme, comme le chasseur bat la campagne dans l'intention d'y faire lever quelque pièce de gibier.

Églantine ayant de volonté ferme enfourché son dada, ne se laissa point désarçonner. Elle eut réponse à tout et réduisit à néant chaque objection; puis quand elle vit sa vieille amie froissée du peu de cas qu'elle faisait de ses avis, elle tenta de l'amadouer en lui offrant une part de collaboration dans le programme de son prochain voyage.



Commencerait-il par le nord pour se continuer dans l'ouest et finir au midi? ou bien serait-ce tout le contraire?

Églantine et son pupille visiteraient-ils d'abord les amis éloignés qu'ils avaient presque perdus de vue? ou les parents qui usaient volontiers eux-mêmes de leur hospitalité?

Fallait-il débiter par les villes ou les campagnes? par quelques stations d'eaux ou par une plage en vogue?

Serait-il plus habile de garder un incognito modeste que d'attirer l'attention par un luxueux étalage et quelque peu de bruit? etc., etc.

Les deux intimes ne se rencontrèrent sur aucune de ces questions et se convainquirent d'autant moins qu'elles discutèrent davantage. Enfin l'heure du lunch étant venue, Églantine avala une perle d'éther en guise de réconfortant; Catherine se lesta d'une épaisse tranche de pâté, arrosée de bière forte et toutes d'eux se séparèrent sans rancune en disant tout bas, l'une de l'autre :

« Quelle tête! mon Dieu! quelle tête! »

Il pleuvait encore et le chat Muc, repu de blancs de poulet, sommeillait de nouveau sur la table en rêvant de la souris, cet animal fabuleux et inconnu dont il entendait vaguement parler sur les gouttières...

Comme si la résolution aventureuse qu'elle venait de prendre eût rendu à mademoiselle Joubert un regain de jeunesse, elle ébouriffa quelque peu ses cheveux gris en songeant à autre chose, prit un air audacieux et pimpant, arpena sa chambre avec des allures de sous-lieutenant qui va rompre ses arrêts, et sans même donner un regard au chat qui s'étirait en bâillant, sans songer à couvrir ses épaules du petit châle tricoté qui la préservait des rhumes dans ses allées et venues par les couloirs, elle se mit lestement à monter l'escalier tant haut qu'elle put monter, comme madame Marlborough, d'agile mémoire.

Son ascension la conduisit devant une porte à demi fermée qu'elle poussa vivement.

« Ah! ma tante vous m'avez fait peur! » s'écria Gontran qu'elle surprenait ainsi en plein délit de flânerie artistique.

Si peu flatteuse que fût l'exclamation, mademoiselle Joubert n'y prit point garde, les neveux d'aujourd'hui n'habituant pas leurs tantes à trop de galanterie. Elle s'avança vers le jeune homme qui rêvait devant un chevalet, et regarda la toile.

« Comment! fit-elle, ce n'est pas plus avancé que cela! qu'as-tu donc fait depuis une semaine? »

— Dame... quand le soleil manque tout-à-fait, que la pluie tombe et que les cheminées fument, l'inspiration s'en ressent, voyez-vous, ma tante.

— L'inspiration! l'inspiration!... est-ce qu'elle dépend du jour plus ou moins favorable et du temps plus ou moins chaud, comme les radis semés sur couche?... N'a-t-elle pas sa source, son

foyer au dedans de nous-mêmes?... L'inspiration! Ah! que ne sais-je manier la brosse et le pinceau! tu verrais si elle ferait la fière avec moi! J'aurais terminé depuis longtemps ce tableau qui n'avance pas... Là bas du noir dans le ciel et quelques fauves éclairs en zig-zag; à gauche, beaucoup plus de rochers, beaucoup plus! cela fait bien dans le paysage; à droite, des abîmes, des abîmes sans fond, bien entendu; quand il y a un fond cela manque absolument de poésie! Et puis, sous la triple menace de l'éclair qui flamboie, de la roche qui surplombe, de l'abîme qui attire, ce jeune voyageur perdu dans la tourmente avec... au fait pourquoi donc a-t-il la tête couverte ce jeune voyageur? Les rafalets auraient dû enlever son chapeau! ce chapeau nuit à la vraisemblance. Fais-le disparaître dans quelque abîme et n'en parlons plus mon ami. Et, avec les cheveux soulevés par les haleines de l'ouragan, ce jeune voyageur sera tout-à-fait ton portrait quand tu viens de passer tes dix doigts dans tes boucles; oh! mais tout-à-fait!

Gontran sourit avec une secrète satisfaction; en effet, il avait posé lui-même devant lui-même pour le « jeune voyageur ».

« Mais, demanda mademoiselle Joubert, où donc est l'ange du salut que je t'ai demandé? Ce jeune voyageur ne peut se passer d'un guide en pareille extrémité, mon enfant. Evidemment il ne se tirera jamais de là sans secours. Pourquoi n'as-tu pas encore esquissé l'ange?... »

— Eh! ma tante, est-ce donc si facile d'esquisser un ange?... Quand je l'essaie, il me passe devant les yeux tant de visions brunes et blondes, les unes vagues et pâles, les autres nettes et lumineuses, celles-ci mélancoliques; celles-là souriantes, que je ne sais à quel type m'arrêter. Je commence et j'efface, je recommence pour effacer de nouveau, et....

— Eh, bien! mon ami, interrompit la tante en se ravisant tout à coup, laisse encore l'ange en blanc; et d'ici à peu de temps tu auras choisi ton type... ou je me trompe fort.

Le mystérieux sourire qui ponctua cette phrase intrigua quelque peu Gontran; et mademoiselle Églantine qui le remarqua se sentit encouragée à parler. Elle avisa donc un escabeau de vieux chêne et le débarrassa d'un berret basque et d'un plaid écossais pour s'y asseoir à la grande surprise de son neveu. Celui-ci apporta sous les pieds d'Églantine, en guise de tabouret, un coffret aux incrustations de cuivre, et attendit une explication qui ne se fit pas désirer longtemps.

Ce devait être la répétition des confidences faites un instant plus tôt à Madame Aubayle; mais dès les premiers mots, la tante vit les sourcils de son neveu se contracter et son visage s'assombrir.

« J'allais faire fausse route, pensa-t-elle, rebroussons chemin. »

Heureusement, elle ne s'était pas trop avancée encore, et cela fut aisé.



Elle enveloppa donc de voiles discrets ses projets matrimoniaux, et s'efforça de donner au voyage annoncé une couleur artistique à laquelle son neveu pût se méprendre.

Cette fois, ses noirs sourcils se détendirent, son visage s'éclaircit et il collabora de bonne volonté à l'itinéraire qui fut arrêté enfin quelques jours plus tard.

Menant tout de front, Mademoiselle Joubert employa ces quelques jours à presser sa couturière, sa lingère et sa marchande de modes. Elle renouvela son parapluie, s'acheta une ombrelle doublée de rose, et commanda des chaussures à la mode.

Catherine critiquait naturellement l'étroitesse des jupes aux longues traînes, la forme des chapeaux, l'exiguïté du parapluie, la doublure printanière de l'ombrelle et la hauteur des talons.

« Excellent signe ! pensait Églantine, je suis certaine maintenant du bon goût de ma tenue et je puis affronter avantageusement les jurys féminins les plus difficiles.

La servante Marion qui marchait d'étonnements en étonnements, ne put se contenir devant les bottes mordorées.

« Jésus mon Dieu ! s'écria-t-elle, c'est donc vrai ce qu'on me chante à la halle depuis dimanche ? Ma tête m'en sonne, bon sang !

— Et qu'est-ce qu'on vous chante, Marion ?

— Que Mademoiselle va se marier, pardine ! et je tourne presque à le croire ! Jésus mon Dieu ! moi qui prenais Mademoiselle pour une personne de sens !

Une rougeur toute juvénile monta aux joues ridées de la vieille fille, mais un soupir indiscret en atténua aussitôt l'expression.

En ce moment madame Aubayle entra comme un gros tourbillon. Elle avait oublié de mettre ses gants et d'attacher son chapeau.

— Eh bien ! c'est pour demain ! cria-t-elle joyeusement sur le seuil.

— C'est pour demain ! répondit non moins joyeusement son amie.

— Enfin !

— Plait-il ?

— Je ne me suis jamais sentie si heureuse !

— Et moi donc !

— Excellente amie ! quelle part sincère vous prenez à ce qui m'intéresse !

— Mais c'est vous, au contraire, parfaite amie qui...

— Comment ?

— Que voulez-vous dire ?...

— Je veux dire que Juliette arrive demain à midi ! demain à midi !... comprenez-vous ?

— Midi ?... juste l'heure à laquelle nous partons.

— Eh quoi ! vous partez... quand elle arrive ?... oh !

— C'est à dire... Elle arrive... quand nous partons, chère amie, qu'y faire ?

— Mais... retarder votre départ de quarante-huit heures, de vingt-quatre heures, de douze heures même ! Seulement le temps de refaire sa connaissance. »

Refaire la connaissance de Juliette semblait à la bonne grand'mère un tel avantage qu'elle s'affligeait naïvement de le voir ajourné pour son amie. Celle-ci se rendant compte de ce sentiment, ne se récria pas contre l'énormité de la prétention, mais répondit d'un ton qui devait prévenir toute insistance :

« Les Bierge sont prévenus et nous attendent à heure fixe. Je verrai Juliette un peu plus tard... au retour de nocce de Gontran. Ce sera une excellente occasion de présenter votre petite-fille dans le monde.

— Merci de l'obligeance, répondit sèchement Catherine.

— Il n'y a pas de quoi, répondit du même ton Églantine. »

Ce fut leur mutuel adieu.

Le lendemain, à midi, une voiture que des voyageurs expérimentés eussent moins chargée de caisses, emportait mademoiselle Joubert et son neveu vers la gare prochaine. Elle faillit accrocher l'omnibus du chemin de fer arrêté devant la maison de madame Aubayle. La vieille fille avança machinalement la tête ; elle vit la lourde portière s'ouvrir, un mignon brodequin se poser sur le marchepied et... ce fut tout : sa voiture à elle tournait à l'angle de la rue.

« Le pied de mademoiselle Juliette ; peut-être ? supposa Gontran. »

— Sa grand'mère ne pourra toujours pas dire que nous partons sans avoir rien vu d'elle ! riposta la tante.

Cette indifférente supposition et cette riposte égoïste qui semblaient commencer un entretien n'eurent cependant d'autres suites qu'un silence prolongé...

Gontran rêvait-il à l'ange encore inconnu du jeune voyageur ?...

Quant à mademoiselle Joubert, qui saura jamais si, dès ce moment, elle ne réglait pas les importants détails du retour de nocce annoncé ?...

Entre le dernier acte d'une comédie de salon et l'annonce d'un souper, elle tressaillait au cri plusieurs fois répété de :

« Lavaufanche-Boussac ! »

Le train s'arrêtait. Un employé ouvrait la portière ; Gontran sauta sur la voie et mademoiselle Joubert se laissa choir en toute confiance dans les bras de son neveu tendus pour la recevoir.

Une voiture publique stationnait dans la gare : sa bâche éraillée portait à peine quelques traces d'un vernis écaillé ; à travers les ais disjoints de son plancher on pouvait, en roulant, examiner les pierres du chemin, et la bourre poussiéreuse s'échappait de ses durs coussins par des crevés nombreux.

Déjà le conducteur hissait bruyamment les ba-



gages sur l'impériale qui craquait sous leur poids ; les voyageurs s'engouffraient avec précipitation dans l'intérieur sans compartiments, et mademoiselle Joubert constatait avec une aristocratique terreur qu'elle aurait pour compagnons, de Lavaufranche à Boussac, des bonshommes et des bonnes femmes quelque peu sales qui sentaient le fromage, l'ail, l'eau-de-vie et le tabac !.

Elle fouillait la route d'un regard désolé, quand ce regard s'illumina soudain : il venait d'apercevoir une calèche arrivant au grand trot et dans cette calèche découverte il reconnaissait une silhouette amie.

« C'est Frédéric Bierge lui-même ! s'écria la vieille demoiselle. Il a tenu à nous souhaiter la bienvenue le plus tôt possible. Je le reconnais là !

Frédéric lui-même que tout l'arrondissement appelait avec déférence Monsieur le sous-Préfet, Frédéric lui-même ayant arraché sa parenté à l'écœurante promiscuité qui la menaçait, lui tourna son compliment d'arrivée avec une galanterie un peu surannée qui charma d'autant plus la voyageuse ; et l'ayant fait asseoir à la place d'honneur :

Maintenant, au château ! ordonna-t-il à son cocher ; et bon train ! L'omnibus amènera les bagages.

La voiture avançait rapidement sur la route semée de parcelles de mica scintillant au soleil comme une poussière de diamants. Tantôt elle s'engageait dans des massifs d'arbres résineux dont la sombre verdure se ponctuait du vert éclatant de pousses nouvelles ; tantôt elle traversait de riantes taillis aux jeunes frondaisons ; puis elle côtoyait des sillons couler d'émeraude où les moissons en espérance ondulaient doucement aux souffles printaniers ; elle dominait ensuite les pentes escarpées qui baignent leurs pieds rocheux dans les eaux du torrent, et les premières maisons de Boussac, éparpillées parmi les ramures et les mouvements de terrain, se montrèrent enfin aux regards.

Une masse énorme flanquée de tours en ruines et de remparts effondrés étend sa grande ombre sur la petite ville, c'est le château. Son aspect imposant frappa les voyageurs.

Mais voilà une habitation vraiment royale ! s'écria mademoiselle Joubert qui sentit s'accroître aussitôt sa considération pour le maître actuel de ce prétendu palais. En ce moment, il est vrai, avec sa haute stature et son profil de François I<sup>er</sup>, Monsieur Bierge tout roturier qu'il fût, semblait l'hôte naturel de cette noble demeure ; mais, il n'en paraissait pas plus fier pour cela et relevant l'exclamation de sa cousine :

Une royale habitation ! fit-il... oui... il y a quelques siècles, avec ses murailles formidables, ses tours crénelées, ses bastions épais, ses chemins de ronde inaccessibles et ses remparts inattaquables le château de Boussac était le rude souverain de la contrée, Jules César selon quelques-uns, ou Léocade, gouverneur romain dans les

Gaules au troisième siècle, selon d'autres, en posa les colossales assises ; le dixième siècle, plus vraisemblablement, le vit surgir menaçant et sûr de lui-même, alors que l'organisation du système féodal postait d'innombrables sentinelles de pierre autour des États rivaux. Les puînés de la maison des Déols y règnèrent d'abord ; puis il passa aux fortes mains de cette famille de Brosse illustrée par le maréchal du même nom, père d'armes de Jeanne d'Arc. Puis, sa fortune traversant des phases diverses, il échut à divers possesseurs parmi lesquels César duc de Vendôme, François de Rilhac et les Carbonnières, marquis de Saint-Brice... Aujourd'hui, la petite ville, jadis affranchie par un seigneur du château, en est la pacifique maîtresse. Elle y loge son sous-Préfet, ses gendarmes ; et ces hôtes s'y meuvent à l'aise, imposant à peine à cette vieille demeure l'empreinte des temps nouveaux, mais recevant d'elle parfois un reflet de poésie qui...

Églantine Joubert ne saisit pas la fin de cette phrase : Elle se demandait ce que pouvait bien avoir de commun l'austère poésie du passé avec sa cousine Evelina Bierge en son nom Tribouillon, native de la rue Mouffetard, héritière à seize ans de la grosse fortune amassée sou à sou par Tribouillon père dans le commerce des peaux, des graisses et de la ferraille, et présentement un peu rondelette, un peu rougeaude, un peu gourmande, mais bonne enfant comme personne, irréflechie comme elle seule, et le cœur sur la main.

Elle songea seulement alors à s'enquérir de cette aimable boulotte.

« Evelina se porte mieux qu'un charme, bien qu'elle s'accuse d'une prétendue névrose dont chacun la reconnaît incapable, répondit le mari. Elle m'eût accompagné à votre rencontre ; mais les préparatifs de son grand bal ne lui laissent pas un instant de loisir.

La vieille cousine accueillit cette confidence par un sourire de gratitude ; puis posant un doigt sur ses lèvres, elle désigna du coin de l'œil, son neveu qui contemplait le paysage, et détourna le cours de la conversation.

On entra d'ailleurs en ville et son attention se fixait sur l'aspect monastique et guerrier des habitations et des ruelles ; un souffle du moyen âge y circulait encore, et l'on s'étonnait presque de n'apercevoir dans l'ombre d'une arcade, dans la baie d'une ogive ou sur les créneaux d'une tourelle, ni la silhouette d'un chevalier bardé de fer, ni le profil ascétique d'un moine à la robe flottante.

Enfin la voiture déboucha sur la place qui servait autrefois de cour d'honneur au château : une vieille femme en coiffe berrichonne qui tournait un fuseau chargé de laine se rangea contre un mur pour la laisser passer ; une nuée de gamins qui jouaient aux billes en sortant de l'école s'envola comme une bande de moineaux devant les chevaux fringants et le cocher criant gare à deux



gendarmes qui rentraient d'une tournée, s'arrêta devant la porte basse couronnée par l'écusson de la famille de Brosse qui portait d'azur à trois broches d'or.

Évelina Tribouillon, pavoisée de couleurs joyeuses, descendit moitié roulant, moitié tournoyant, la spirale de granit contemporaine des Dêols; elle accueillit les nouveaux venus par de cordiales exclamations et, remontant avec eux, leur ouvrit elle-même la porte du salon...

Églantine Joubert s'arrêta sur le seuil et prit, avant de le franchir, une attitude imposante comme si elle avait voulu mettre sa personne en harmonie avec le cadre où elle allait se mouvoir.

Percé de hautes croisées aux profondes embrasures, avec sa large cheminée, son plafond élevé comme un dôme et les tapisseries légendaires qui décoraient ses murailles, ce vaste salon intimidait plus d'un visiteur et c'est faire preuve d'aristocratie et de grand air que d'y pénétrer pour la première fois sans quelque saisissement.

Gontran, très artiste et un peu poète, y respira tout de suite à l'aise et s'y promena comme dans un musée avec des poses admiratives et des exclamations enthousiastes.

« Et vous aussi mon cousin ! s'écria Madame Bierge parodiant César sans s'en douter, et vous aussi vous vous pâmez devant ces vieilleries ! mais c'est donc une contagion, une épidémie ! Oh ! tu as beau me faire des signes, Frédéric ; j'ai le courage de mon opinion et je dis ce que je pense, moi ! or tu ne me feras jamais convenir, dussent tous les Boussaquins et tous les Marchois me jeter la pierre, que ces grands panneaux à demi décolorés, avec leurs personnages dédaigneux, leur ménagerie enchaînée, leurs étendards païens et leurs perspectives impossibles ne me donnent pas le spleen et n'ont pas cent fois moins de prix à mes yeux qu'un papier frais à dix francs le rouleau ou qu'une imitation de Smyrne achetée pour rien dans le premier magasin venu de Paris.

C'était à se voiler la face.

Le sous-Préfet ne voila rien, pas même son mécontentement. Il haussa les épaules, et fit remarquer à son jeune parent de merveilleux détails qui ne l'avaient point frappé d'abord.

Le même personnage se reproduisait sur chaque panneau : une femme élancée aux splendides parures, dominant de toute la tête les suivantes pressées autour d'elle.

« C'est la dame à la licorne, cette héroïne de roman qui a passionné jadis tant de dames, de damoiselles et de chevaliers. Voyez : la bête fabuleuse ne la quitte jamais, pas plus que ces animaux exotiques, la chaîne au cou... Tout cela est vivant encore : les physionomies s'animent, les étoffes chatoient, les fourrures frissonnent... et cependant cette belle dame et sa suite ont vu passer déjà le défilé de quatre siècles. Oh ! ces

tapisseries d'Aubusson étaient, jadis comme aujourd'hui, des artistes de premier ordre !

— D'Aubusson ! allons donc Frédéric ; à quoi bon te montrer sous-Préfet de la Creuse autant que cela, puisque nous sommes entre nous. Ces tapisseries sont des Flandres : le receveur qui s'y connaît le soutenait encore hier contre le contrôleur qui n'y entend rien.

Le sous-Préfet, connaisseur plus habile encore que le receveur, essayait, pour la millième fois, de prouver à Évelina la provenance marchoise des tapisseries exécutées jadis pour décorer la prison de Zizim à Bourgueuil, quand un domestique interrompit fort à propos la conférence en annonçant le dîner.

« Je t'en prie, Evelina, murmura le mari à l'oreille de sa femme, en traversant le vestibule, je t'en prie, ne me tutoie donc pas devant témoins ; c'est du dernier bourgeois ; n'avons-nous pas le temps de nous dédommager en tête à tête, mon ange ? »

L'ange promit par un signe de tête de s'observer mieux à l'avenir et tint immédiatement sa promesse par des *vous* soulignés qui semblèrent à sa cousine une marque de subite mésintelligence conjugale.

Après le dîner, Gontran, un cigare à la main, suivit le sous-préfet sur le balcon vertigineux célébré justement par madame Sand. Suspendu comme un nid d'aigle à une prodigieuse hauteur, il domine fièrement l'abîme rocheux au fond duquel bouillonne la petite Creuse. Les vapeurs du soir émanant de la rivière montaient alors comme une blanche buée traversée par des reflets d'étoiles ; elles emplissaient le gouffre en le masquant ; elles flottaient autour de l'observatoire aérien, et Gontran put se croire un instant suspendu en plein ciel, sans un lambeau de terre sous les yeux.

En les relevant, il aperçut pourtant à l'horizon l'aride silhouette du mont Barlot, avec ces énormes gibbosités de granit qu'on nomme les pierres Jomatres. Maintes fois, il avait entendu parler de ces roches mystérieuses où l'archéologie retrouve des cuvettes druidiques et de creux sillons jadis fumants de sang humain ; la géologie, plus positive et quelque peu sceptique, les attribue tout simplement à l'influence des agents atmosphériques et sur ce point, le receveur et le contrôleur différaient aussi complètement que sur la nationalité de la Dame à la Licorne.

Un peu au delà, les ruines de Toull-Ste-Croix enchevêtraient leur sinistre fouillis...

Parfois, quand l'orage gronde, il semblerait que les fulgurants éclairs, sillonnant le mont Barlot, émanassent de Teutatès et d'Hésus, les dieux détrônés... Des bruits étranges s'entre-croisent parmi les débris de l'oppidum gallo-romain, comme les échos de cette lutte grandiose qui devait se terminer à Alesia, avec César et Vercingétorix pour champions... De rougeâtres



lueurs s'accrochent aux vieilles tours de Boussac comme des lambeaux d'oriflammes, et ces trois gigantesques témoins du passé, le château moyen-âge, la cité gallo-romaine, la montagne celtique, paraissent ressusciter dans un mystérieux colloque où alternent et se mêlent les voix lointaines du passé...

En ce moment, les douces clartés de la lune répandaient leur apaisement sur ce dramatique ensemble; mais en vain conviaient-elles à la rêverie le sous-préfet, qui allumait son second cigare : tout au récit de sa dernière campagne électorale, il restait insensible aux caresses des rayons blancs ! Pour Gontran, dont l'attention aux récits de son hôte n'était qu'apparente, il voguait en plein rêve, en pleine poésie, sourd à la voix de son cousin, comme aux bruits affaiblis qui venaient du salon.

Madame Bierge et mademoiselle Joubert s'y trouvaient seules, les habitués quotidiens n'étant pas arrivés encore, et profitant de leur tête-à-tête, elles avaient entamé la grande question qui importait si fort à l'une d'elles.

« Oui, ma cousine, vous les verrez toutes, depuis vingt pauvres mille francs de dot jusqu'à deux cents; nous n'allons pas au delà de ce dernier chiffre. Elles viendront au complet avec leurs papas, leurs mamans et la bonne volonté de s'amuser. S'amuser dans un bal de province ! dans un bal de petite ville; comprenez-vous cela ?.. Oh ! c'est à Paris seulement qu'on s'amuse, à Paris seulement qu'on danse ! à Paris seulement qu'on vit !.. Le mal de Paris me mine, c'est évident. Voilà la cause de ma névrose !.. »

Assez peu sensible à cette névrose de grassouillette apparence, la tante de Gontran, ennemie des digressions qui n'intéressaient pas son neveu, demandait de plus amples renseignements sur les héritières du terroir, quand on annonça le lieutenant de gendarmerie, le bon curé flanqué de son vicaire, le conseiller d'arrondissement et le notaire avec leurs femmes, le receveur des finances encore célibataire; et la partie de bêtombree commença, tandis qu'Evelina soupirait à l'oreille de sa cousine :

« La bêtombree, ma chère amie ! la bêtombree ! est-ce assez provincial ? assez antédiluvien ? Ah ! si l'on savait à Paris qu'on joue la bêtombree dans mon salon, quels éclats de rire ! Mais que voulez-vous, ils en raffolent ces provinciaux, et l'on est sous-préfet avant tout. Que les honneurs se paient cher ! »

C'est sans doute à cause du haut prix des honneurs qu'Evelina Tribouillon y tenait tant, car elle y tenait passionnément, quoi qu'elle en dit; et c'était plaisir de voir les airs de princesse bonne enfant qu'elle affectait avec « ses administrés. »

Elle soigna leur bonheur de toutes façons ce jour-là : les cartes étaient neuves et les fleurs des jardinières odorantes; le thé fut infusé à

point, la brioche fumante, la conversation variée; et pour que chaque sens trouvât son compte dans cette menue gerbe de plaisirs, madame Bierge voulut charmer l'ouïe de ses hôtes par le son de sa propre voix, qui était fausse et quelque peu fêlée, mais sans qu'elle s'en doutât, il faut le dire à sa décharge.

Pendant qu'elle poursuivait l'exécution d'un air tantôt plus haut, tantôt plus bas que le ton, la femme du conseiller disait à celle du notaire qui tricotait un châle :

« C'est bien singulier : je n'aime pas la musique ! Cela me confusione, en vérité. Mais, franchement celle-ci me porte sur les nerfs. Pourquoi ? »

La personne interpellée feignit de compter ses mailles pour se dispenser de répondre autrement que par un malicieux sourire.

Une autre dame, qui n'avait ni mailles à compter, ni fleurs de laine à nuancer, tournait les pages de la partition. Après le grand air vint la romance, puis une tarentelle, puis une seconde romance, puis une cavatine, puis... Cette fois, la dame qui tournait les pages eut peur sérieusement et pour faire diversion :

Vous nous disiez tout-à-l'heure que votre jeune parent est musicien ? insinua-t-elle d'un air candide,

Elle mentait sciemment; mais certains mensonges profitent à qui les fait, malgré le peu de moralité de la chose.

Églantine saisit cette phrase au vol :

« Oui, oui, fit-elle avec empressement, mon neveu chante et joue du piano; il a même la bonne habitude de ne pas se faire prier. »

Gontran mis en demeure de prouver cette bonne habitude s'y résigna; et la femme du conseiller qui sentait ses nerfs se tendre en écoutant cette voix si parfaitement juste et si nettement timbrée, demanda de nouveau à sa voisine :

« Pourquoi donc cela ? »

Mais madame Bierge enthousiasmée, ayant voulu déchiffrer immédiatement un duo avec le jeune homme, les nerfs susceptibles se froissèrent de nouveau, et leur propriétaire alarmée dut répéter une fois encore :

Pourquoi donc cela ?...

Elle entreprit, le lendemain, une tournée de visites par pure bonté d'âme; curieuse et jugeant son prochain d'après elle-même, elle crut contribuer au bonheur de ses concitoyennes en leur annonçant l'arrivée des étrangers au château. Elle supposa l'âge de la tante, esquissa son portrait et détailla les garnitures de sa robe. Elle fit l'éloge du neveu qui lui avait ramassé un peloton de laine, exagéra le charme de sa voix, l'élégance de sa tenue, la distinction de ses manières; et quand elle eut éveillé dans chaque salon bous-saquin, l'attention sur ce nouveau venu, quand toutes les conversations l'eurent pris pour objet, le mot de la fin unanime fut :



« Que vient donc faire cet inconnu à Boussac?.. Il y a quelque chose là-dessous!... »

Cependant, le grand bal qui devait permettre à mademoiselle Joubert de passer en revue toutes les filles à marier de l'arrondissement était fixé au lendemain. Evelina se multipliait oubliant sa névrose. Elle recevait de Paris des caisses de confiserie qu'elle débaltait elle-même comme si quelques bouffées de l'air natal avaient dû s'en dégager pour lui remonter le moral; elle emplissait de fleurs venues à grands frais de Moulins l'immense cheminée du salon, les encoignures et l'enfoncement des croisées; elle faisait placer une plante vivante sur chaque marche de l'escalier recouvert d'un tapis pour cette circonstance solennelle; et si M. le sous-Préfet ne l'en eût empêchée, elle eût prié ses bons voisins les gendarmes d'aider au transport des banquettes et à la pose des verres de couleur, pour que tout fût prêt bien à l'avance. Ne lui faudrait-il pas cette avance pour les soins nécessaires à sa toilette?

Dès midi, on vit poindre sur toutes les routes, des voitures et des cavaliers; les uns descendaient à l'hôtel du *Saumon vert* dont toutes les chambres étaient retenues depuis plusieurs jours; les autres recevaient l'hospitalité dans les principales maisons de la ville. Châtelus envoya trois danseurs; Lépaud deux joueurs de wisth, Gouzon et Grenouillat quelques demoiselles majeures accompagnées de leurs frères encore imberbes, Chambon tout un essaim de jolies femmes et de magistrats bons valseurs, Evaux s'abstint sous prétexte d'éloignement.

Evelina qui recevait pour la première fois aussi nombreuse compagnie, avait caché, toute la journée, la satisfaction vaniteuse qu'elle en ressentait sous un apparent dédain. Dès que sa cousine pouvait l'entendre :

« Franchement, mon ami, tu.... vous avez trop étendu la liste des invitations; nous pouvions nous en tenir aux seules familles réellement dignes de fixer l'attention de Gontran; mais il te.... il vous faut ton arrondissement! En voilà des gens de salon! en voilà des gens du monde! En voilà des invités mignons pour une maîtresse de maison habituée aux élégances parisiennes. Veux-tu.... parier que vos administrées, moins deux ou trois, seront habillées à la mode de l'an dernier? que tes administrés se présenteront en bottes cirées et qu'on vous demandera la saint-simonienne et la bourrée?... »

Evelina Tribouillon n'eût point gagné ce pari :

Les provinciaux sont maintenant une espèce archaïque tendant à disparaître. Ils ne font plus leur testament pour se rendre à Paris et s'abs-tiennent de raconter leur voyage au retour. Ils y envoient leurs fils au lycée et leurs filles au couvent; leurs femmes s'y approvisionnent de robes, de chapeaux, de dents, de cheveux, d'usages mondains, d'idées toutes faites et de sentiments à la mode. On retrouve donc le faubourg Saint-

Germain, le faubourg saint-Honoré, la chaussée d'Antin et les boulevards célèbres, aussi bien dans les gentilhommières perdues parmi les landes, que dans les bourgades ignorées, dans les chefs-lieux de préfecture ou dans les grands centres industriels et commerçants.

Les partisans du progrès, voyant les nuances locales s'effacer, les montagnes s'aplanir et les vallons se combler, proclament comme une victoire ce nivellement général qui donne à toutes choses le même plan comme la même teinte.... Ont-ils raison?... que d'autres en décident!

Cette question que le sous-Préfet n'eût pas manqué de résoudre dans un sens favorable aux départements, touchait sa femme, à cette heure, moins que jamais. Elle avait donné l'ordre d'allumer les lustres, les girandoles, les candélabres, tout ce qui peut flamboyer dans un salon et regrettait hautement que leurs feux croisés ne fussent pas centuplés par la réflexion.

« Dis ce que tu voudras, Frédéric, affirmait-elle, vous ne m'empêcherez pas de déplorer, une fois de plus, la présence de ces friperies, qui interdisent d'appliquer aux murailles des décorations intelligentes... et parisiennes... Mais le moyen de faire marcher cette princesse de tapisserie en pleine glace... de Montluçon ou d'acroccher un miroir de Venise au cou de cette grande bête à corne?... Beaucoup de glaces, vois-tu, parlez-moi de cela pour faire valoir une fête! Sans compter qu'on y peut surveiller d'un coup d'œil, en passant, les agissements de sa toilette. »

Ce post-scriptum de la phrase était une révélation : il manquait, en effet, quelque chose au bonheur d'Evelina, ce jour-là.... Quelle différence si elle avait pu se faire vis-à-vis à elle-même toute la soirée dans cinq ou six grands miroirs, y constater le scintillement des pierreries constellant sa chevelure, la coupe nouvelle de sa robe, les ondulations de sa traîne, et se convaincre enfin, par la comparaison, qu'elle était la mieux mise et la plus belle!

Un peu de clairvoyance et de sincérité l'auraient toutefois empêchée de se rendre ce témoignage : Madame Bierge ne devait être, en effet, ni la plus belle, ni la mieux mise : quand arrivèrent les premiers invités, elle ouvrit de grands yeux devant des robes du meilleur goût et des fracs portés avec une parfaite aisance; puis survint une toilette signée par le plus grand des couturiers; un peu plus tard, une nouvelle mariée arborait des diamants de famille remontés chez le premier bijoutier de Paris; une autre laissait insoucieusement ruisseler derrière elle des flots de dentelles Renaissance authentiques, dorées par trois siècles d'élégants services; et les jeunes filles qui ne portaient ni dentelles ni diamants se distinguaient par une simplicité de bon goût en harmonie avec leurs grâces naturelles. Plus tard, quand on ouvrit le piano pour reposer l'orchestre un instant, Chatelus fournit un ménétrier complai-



sant, élève de Chopin; une demoiselle de Gouzon enleva merveilleusement un quadrille américain édité la veille, et quelques instrumentistes amateurs de Chambon rythmèrent à l'allemande plusieurs valse tirées, par l'un d'eux, des motifs du dernier opéra. Les joueurs de wisth et même de bétombree, les danseurs et les danseuses, les simples causeurs et cette partie, plus essentielle qu'on ne le croit, du personnel d'un bal, nommée impoliment tapisserie, tout ce monde provincial enfin savait généralement entrer, saluer, s'asseoir, danser, causer, marcher dans un salon comme à Paris, oui vraiment tout comme à Paris!

Évelina Tribouillon dut se l'avouer à elle-même, ce qui la gêna quelque peu; car elle n'était pas très sûre d'avoir vu le vrai grand monde parisien... et, après s'être promis de juger ses invités d'assez haut, elle se demandait vaguement s'ils n'avaient pas eux-mêmes des droits inquiétants à se poser en juges?...

« Bah! se dit-elle enfin, c'est toujours moi qui suis la sous-préfète, après tout! »

Cette consolante réflexion lui rendit toute son assurance; le sourire bon enfant revint à ses yeux vifs, à sa bouche épanouie, aux rondes fossettes de ses joues et de son menton; elle se montra franchement flattée de recevoir ce monde comme il faut qui ne se présentait pas en bottes cirées, ne parlait point patois et ne réclamait aucune bourrée bourbonnaise, berrichonne ou auvergnate. Enfin, elle se fit à elle-même les honneurs de son bal avec tant de satisfaction qu'elle se sentit le cœur léger, léger! Il lui vint, en même temps, des ailes aux pieds, et rajeunissant à mesure que le bal avançait, elle se laissa inviter pour une valse qui fut suivie d'une foule d'autres tourbillons, bien que madame Bierge eût passé l'âge de danser.

« La sous-préfète en veut pour son argent! » pensait malicieusement une pensionnaire oubliée sur sa chaise.

« Ma cousine perd la tête! se disait Églantine avec aigreur. Croyez donc au dévouement: elle me fait croire qu'elle convoque la cour, la ville, les campagnes, le ban et l'arrière-ban à mon intention, et c'est pour son propre plaisir, tout ce branle-bas! Tourne-t-elle! tourne-t-elle! Véritablement elle rendrait des points à une toupie hollandaise... il ne lui manque plus que de ronfler! Qui me présentera tout ce monde-là maintenant? Qui me donnera des renseignements et des biographies? Et tandis que cette évaporée Tribouillon tourbillonne, Gontran se fourvoie peut-être, l'innocent! Gageons qu'il invite les plus pauvres et distingue les moins nées! »

Cette insupportable pensée fit bondir Églantine hors du fauteuil où elle attendait en vain les hommages des administrés qu'on oubliait de lui servir à point. Voguant au hasard et comme à la dérive, elle heurta le pied trop avancé d'une

personne anguleuse préposée, semblait-il, à la garde d'une banquette vide; et pour réparer sa gaucherie, elle voulut se montrer aimable:

« Vous ne dansez plus, Madame, fit-elle en souriant, c'est de bon goût passé un certain âge: la coquetterie intelligente consiste dans une retraite opportune: on se fait regretter. »

La dame qui était une demoiselle un peu mûre posant pour l'ingénue, ne se retirait nullement, mais on l'écartait, car personne, hélas! n'arrivait à la prendre au sérieux comme adolescente, et les seuls regrets causés par son abstention forcée s'éveillaient en elle-même.

Mécontente et blessée, elle ne répondit pas: Églantine Joubert avait produit un effet contraire, comme on dit au joli jeu de billard.

Elle en prit son parti et passa outre. Un tortillon rose et blanc qui emplissait un fauteuil lui barra le chemin:

« Comment, mademoiselle, vous ne dansez pas! » s'écria la cousine du sous-préfet trompée par ces couleurs tendres et par la faiblesse de sa vue.

La demoiselle était une dame veuve d'un mari plus jeune qu'elle, mère de deux générations.

« Non, je ne danse pas ce soir, répondit-elle avec un caressant sourire; je ne danse même plus depuis quelque temps: des peines de cœur, des deuils répétés... Mais si je renonce à la polka, il me reste la causerie; cela me dédommage. »

Églantine comprit l'invite et s'assit auprès de la dame en deuil rose qui ne s'appelait pas Artémise mais Irène.

« C'est la première fois que vous venez à Bous-sac, Madame? » demanda l'indigène.

— Dites Mademoiselle, interrompit la voyageuse, qui tenait à paraître aussi fière de ce titre virginal qu'Élisabeth, reine d'Angleterre, elle-même...

— Madame la sous-préfète est votre nièce? reprit sans se décourager l'hospitalière personne.

— Dites plutôt que le sous-préfet est mon cousin, madame.

— Ah! et... vous comptez honorer longtemps nos murs de votre présence, probablement? »

La « causerie » de madame Irène tournait à l'interrogatoire. Cela ne faisait nullement le compte de la nouvelle venue, qui aussitôt renversa les rôles.

Après tout, qu'importait à madame Irène! Ses intentions aimables subsistaient quand même; on leur imposait une autre forme, voilà tout; elle voulut bien se prêter à ce échange et se mit à répondre au lieu d'interroger.

Elle répondit même si complaisamment que mademoiselle Joubert se félicita bientôt de voir sa cousine piquée de la tarentule.

« Sans cet incident chorégraphique, pensait-elle, je l'eusse interrogée elle-même naturellement. Or, elle habite le pays depuis peu et ne sait guère les choses que par oui-dire; quant à



ses opinions personnelles... hum!.. il est vrai que; à son défaut, Frédéric m'eût renseignée; mais il est tellement sous-préfet, ce pauvre Frédéric, tellement sous-préfet qu'il n'eût pas reconnu la moindre tache aux diamants de sa couronne... administrative. Décidément cette indigène fait beaucoup mieux mon affaire. »

L'affaire se fit tellement bien, que, en une demi-heure, la tante de Gontran fut renseignée. Procédant par élimination, elle écarta toute dot inférieure à cent mille francs, toute jeune personne qui ne parlait que sa langue maternelle, qui manquait de talents d'agrément et qui avait le teint trop pâle ou trop vif, la main large ou la taille courte, quelqu'un de ces vices rédhitoires enfin qui vouent les filles aux fiancés de rebut. Elle se détourna fièrement des familles qui ne comptaient ni quelque prince de l'Eglise, ni quelque magistrat de premier ordre, ni quelque maréchal de France ou quelque baron de vieille souche. Et quand elle eut posé le pied sur cette jonchée de vaincus ou plutôt de vaincues, il ne resta debout sur leurs débris que la blonde Angélique d'Hermond avec sa noble famille pour cortège.

« C'est la perle du pays, constatait fièrement la veuve en robe rose.

— Je le crois facilement; mais le pays n'a point sans doute la prétention d'enfermer cette perle dans l'écrin local, de l'accaparer à son profit? On la lui ravira quelque jour et...

— Oh! pour cela, non, mademoiselle! Les d'Hermond se sentent le droit d'imposer leurs conditions aux prétendants et ils en usent.

— Et leurs conditions?..

— Il y en a plusieurs, mais la première est celle-ci : se fixer à Boussac. »

Églantine fit un haut-le-corps.

Habiter Boussac! lui, ce Gontran qui avait ailleurs sa maison paternelle dans sa ville natale; et, tout près, la terre dont il portait le nom! Habiter Boussac! c'est-à-dire abdiquer l'omnipotence locale conquise et léguée par ses ancêtres; renoncer aux habitudes de son enfance, aux amis de sa jeunesse, à ses quotidiennes relations de famille! Habiter Boussac! et la tante Églantine? Faudrait-il également qu'elle se fit boussaquine? ou son fils d'adoption l'abandonnerait-il dans sa vieillesse aux amertumes de l'isolement?... Habiter Boussac! Elle était vraiment plaisante la prétention de ces d'Hermond.

Mademoiselle Joubert ne put s'empêcher d'en faire tout haut la remarque, ce qui étonna beaucoup madame Irène et la rendit songeuse...

— Après tout, reprit-elle d'un ton conciliant, je ne jurerais pas que ce fût le dernier mot de la famille d'Hermond. Souvent on se promet une chose et l'on en fait une autre, vous savez... les circonstances... les réflexions... »

Le visage d'Églantine se rassérénait à ces insi-

nuations; la confiance lui revenait peu à peu; et, profitant d'une minute où sa cousine reprenait haleine, elle se fit présenter par elle à madame d'Hermond. L'une et l'autre avaient de l'esprit à leurs heures et d'excellentes traditions mondaines; elles se jugèrent rapidement et firent, l'une pour l'autre, des frais inusités. On commençait à le remarquer, lorsque l'annonce du souper détournait l'attention.

« Offre ton bras à mademoiselle d'Hermond, souffla rapidement Églantine à l'oreille de son neveu, qui feignit de ne pas entendre.

— Mais, dépêche-toi donc! Si tu ne te presses pas davantage, tu seras devancé. Et tiens... c'est fait! Maladroit. »

Gontran, étonné, regarda sa tante et se mit à rire :

« Consolerez-vous, ajouta-t-il, je ne manquerai pas de compensations : mademoiselle Hainaut m'acceptera peut-être pour cavalier.

— Tu n'y penses pas : vingt mille francs de dot, pas un sou de plus !

— S'agirait-il de croquer sa dot avec elle à ce souper, ma tante ?

— Tu ris de tout, c'est insupportable. Quand je te dis que cette jeune fille n'a que...

— Vingt mille francs de dot. C'est déjà dit. Un gage !

— Et une sœur muette !

— Ce n'est pas avec la sœur que je vais causer.

— Et une mère invalide !

— Ce n'est point la mère que je fais danser.

— Enfin, une dot...

— Encore ! rassurez-vous, ma tante ; ce n'est pas la dot que je trouve aimable et jolie : c'est la jeune fille. »

Gontran offrit son bras à mademoiselle Hainaut, et la tante, alarmée, ne quitta pas ce joli couple des yeux. Toutefois ses inquiétudes se calmèrent quand elle vit l'imprudent s'éloigner de sa compagne après l'avoir installée à table. Le hasard l'ayant rapproché de mademoiselle d'Hermond, il eut aussitôt pour elle ces menues attentions toutes naturelles chez un homme bien élevé; mais Églantine, s'y trompant, crut voir ses vœux secrètes secondées par son neveu, et lui envoya du fond du cœur une bénédiction... nuptiale.

« On ne sortira du château qu'au très grand jour! décréta madame Bierge, qui rajeunissait de plus en plus.

Les danses recommencèrent avec un nouvel entrain; et les druidiques autels du mont Barlot se dessinaient déjà dans une lueur d'aube blanchâtre quand le cotillon commença.

Évelina Tribouillon avait réglé d'avance les différentes figures de cette absurdité si amusante pour quelques-uns; et, remarquant la bonne intelligence qui croissait entre madame d'Hermond et mademoiselle Joubert, elle faisait



conduire cette danse finale par la blonde Angélique avec Gontran pour cavalier.

La jeune fille s'amusait beaucoup, ses yeux bleus, transparents, brillaient d'une étrange animation; la blancheur laiteuse de son teint faisait ressortir le rouge vif des pommettes, et sa main gantée, en s'appuyant sur l'épaule de son danseur, y laissait une trop chaude empreinte.

« On étouffe ici ! Je manque absolument d'air ! » fit-elle, entraînant plusieurs de ses compagnes de la chambre au balcon, sous prétexte d'y parfaire une figure compliquée. Tandis que la châtelaine en soignait minutieusement les dé-

tails, la jeune fille s'approcha de l'étroite plateforme surplombant dans le vide. Elle offrit avec délices son visage enfiévré à la brise matinale et aspira les humides émanations qui s'élevaient de l'abîme; ses boucles soyeuses, quelque peu défrisées, flottaient sur ses épaules découvertes; son bras nu s'accoudait au garde-fou de fer forgé, sans qu'elle prit garde au léger frisson qui lui parcourait l'épiderme; et la chaude moiteur provoquée par la danse se glaçait sur ses tempes, quand une voix inquiète la fit tressaillir :

« Angélique, Angélique, où donc es-tu ? »

MÉLANIE BOUROTTE.

## LE TEMPS ET LES RHUMATISMES

Le Temps n'est plus très jeune, il a quelque mille ans;  
C'est un âge avancé pour le commun des gens  
Qui fêlent, par hasard, ici-bas sur la terre

Un rare petit centenaire.

Les géologues curieux,

Avec le calcul et la sonde

Voudraient préciser en tous lieux

L'heure exactement sûre où le Temps vint au monde,

Premier du nom et sans aïeux.

Le Temps leur cache à tous son extrait de naissance

Et les réduit à l'impuissance

De livrer le secret des Dieux.

Beau vieillard, encor vert, et marcheur intrépide

Il désigne à la mort qui suit son pas rapide,

Hommes, femmes, enfants, le chêne, les roseaux,

Ce qui se meut dans l'air, ce qui vit dans les eaux.

Là, sa tâche finit. Aussi bien il s'étonne

D'entendre les humains, hiver, printemps, automne,

L'accuser de leurs maux.

C'est le Temps, disent-ils, aujourd'hui variable

Qui nous fait éprouver ce mal insupportable

A l'épaule, au sourcil, aux pieds, aux bras, aux mains;

Je le sentais venir à ma douleur de reins;

Il tracassait hier mon pauvre rhumatisme;

S'il se mettait au beau, la fièvre presbytisme

Qui ne me quitte pas, promptement céderait

Au remède bénin qu'on m'administrerait.

— Si je me mets au beau, répartit en colère,

Le Temps, sans s'arrêter — ce qu'il ne saurait faire —

J'aurai maintes gens crier que le soleil

Leur donne le vertige et gonfle leur ortel;

Loin de vous plaindre ainsi, bénissez au contraire

Le Temps, grand médecin, délivrant la matière.

Car c'est Lui, tôt au tard, qui d'un revers de faux

Vous guérira, mortels, un jour de tous vos maux !

AUGUSTA COURRY.



## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

## VOLAILLE EN DAUBE

Quelle qu'elle soit, dinde ou poule, faites-la nettoyer soigneusement, nouez-la dans une serviette, passée à l'eau, et mettez-la bouillir dans de l'eau de pluie, à laquelle vous aurez joint : poivre, sel, laurier, etc., etc. Une heure et demie suffit pour la cuisson d'un dindon. Retirez la volaille de l'eau, posez-la sur un plat, placez sur sa poitrine des tranches de citron, afin que la chair demeure blanche.

Ayez deux kilos de jarret de veau et deux pieds de veau, coupés en morceaux, faites en du jus, passez ce jus à travers une serviette, placez-y la volaille, faites-la cuire un demi quart-d'heure, mêlez au jus deux verres à vin de vinaigre et des épices. Otez la volaille, versez le jus dans un plat creux, dégraissez-le quand il sera froid, et posez-le autour de la volaille en forme de cristaux ou de petits rochers.

## PURÉE DE LAPIN

Vous hachez et pilez de la chair de lapin rôti

dont on a enlevé la peau et les nerfs; mouillez avec du bouillon de gibier, du jus; faites chauffer la purée dans cette sauce. — Ou bien, mêlez à la purée des jaunes d'œufs et des blancs battus en neige, versez dans un plat creux qui aille au feu et que vous aurez beurré; placez ce plat sur la cendre chaude en le couvrant du four de campagne, et servez quand le soufflé aura pris couleur.

## CROQUETTES DE MACARONI

Faites bouillir le macaroni dans du bouillon ou dans du lait; laissez-le parfaitement égoutter et hachez-le très fin; mêlez-y abondamment du fromage de Parmesan râpé, et, de ce mélange, formez des croquettes allongées, que vous trempez dans de la glaire d'œufs, que vous roulez dans de la mie de pain très fine, et que vous faites frire. Servez avec du persil frit.

On pourrait ajouter au macaroni un peu de jambon haché menu.

## REVUE MUSICALE

*La Tempête*, poème-symphonie, couronné au Concours. — *La Korrigane*, ballet-symphonie, et son auteur. — *Polka des Grelots*. — Innovation des grelots rémois appliqués à la musique de danse, par E. Ménesson.

Nous sommes quelque peu en retard pour parler des deux œuvres capitales qui ont signalé la fin de 1880.

Dans une publication destinée à la jeunesse, la musique ne doit être considérée que comme un accessoire récréatif, fort bien qualifié, dans ce cas, par les mots « art d'agrément. » C'est pour cela qu'il lui faut céder la place à tout ce qui est, non-seulement du domaine de l'éducation, mais encore de l'instruction, dont le cercle va toujours s'élargissant.

Cela explique aisément que l'espace réservé à la musique dans nos colonnes, ne peut excéder

une limite que posent rigoureusement les nombreux sujets que nous y avons à traiter.

Malgré cela, nos lectrices auront bien voulu remarquer que nous ne laissons jamais passer une œuvre importante sans leur donner la mesure de sa valeur, de son plus ou moins de succès, avec notre appréciation consciencieusement étudiée.

*La Tempête*, de M. Alphonse Duvernoy, est un poème-symphonie en trois parties. Il est écrit sur une donnée fantastique, éclosée dans le cerveau extraordinaire de Shakespeare; les auteurs du libretto, MM. Armand Silvestre et Pierre Berton, ont trouvé facilement des situations surnaturelles, poétiques, infernales, légères ou dramatiques, toutes si favorables au développement de l'inspiration mélodique et des forces orchestrales.

Couronnée au concours de la Ville de Paris,



c'est sous ses auspices et à ses frais que cette œuvre a eu sa première audition au théâtre du Châtelet.

La brillante réussite de l'ouvrage devant le public a pleinement justifié le choix du Jury, qui, avec une impartiale et haute compétence, a vu en M. Duvernoy un compositeur dont l'avenir ne peut faillir à la gloire de l'art musical français.

*La Tempête* révèle de grandes et sérieuses qualités chez son auteur. Il semble né mélodiste, et possède, en dehors de la science acquise, ces dons précieux que le travail peut mûrir, mais que la nature seule donne : l'inspiration, la note vraie du sentiment, l'émotion sincère, dans les scènes tendres ou passionnées.

L'exécution de *La Tempête* par mesdames Krauss et Franck-Duvernoy, MM. Faure et Vergnet, a été d'une telle perfection, qu'il a été difficile à la critique de souligner les parties faibles qu'elle a cru remarquer dans cet ouvrage. Ces parties faibles sont rares, et ne portent que sur des questions de minime importance. L'orchestre et les chœurs de M. Colonne s'y sont montrés irréprochables.

De même que *la Tempête*, *la Korrigane*, ballet-symphonie, est puisé aux sources du merveilleux ; il y occupe une large place, mais dans un genre différent.

Qui ne sait que l'antique Armorique est peuplée de lutins, de feux-follets, de grands et de petits diables, de bonnes et de méchantes fées ? Les vieilles légendes de ce pays, où le surnaturel fait échec à la raison, ont traversé les siècles, résisté à l'action du temps comme ses roches granitiques, et sont encore, dans certaines contrées, aussi vivaces qu'aux plus beaux jours de la sorcellerie. On devine quelles ressources un musicien de premier ordre a pu tirer d'un sujet aux couleurs si variées, surtout quand il a pour collaborateur un poète tel que M. F. Coppée.

Il fallait à M. Widor, le jeune auteur de *la Korrigane*, une grande originalité native pour traiter, avec tant de bonheur, une longue série de scènes dont le fond était la bizarrerie des superstitions bretonnes, mêlée à l'ardente foi religieuse qui distingue cette noble race. De là pour le compositeur, des situations graves ou légères, sentimentales ou fantastiques. A la fois peintre et musicien, il a su fondre sur sa délicate palette les tons les plus opposés, depuis le rose tendre et le bleu de ciel, jusqu'au rouge et au noir diaboliques.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous savons ce que vaut le talent de M. C. M. Widor.

Nous avons pu l'apprécier dans maintes auditions de ses œuvres, supérieurement interprétées entre autres par un artiste de haut mérite, M. Andelauer, organiste de Notre-Dame-des-Champs. Il est admirateur passionné de ce jeune maître et s'identifie avec sa musique jus-

qu'à la rendre avec une perfection d'auteur.

Cette digression n'est pas en dehors de notre sujet, car M. Widor est un organiste de premier ordre.

Son père, l'une des gloires artistiques lyonnaises, fut pendant de longues années organiste de l'église de la Charité, à Lyon, en même temps que professeur très recherché. Nous en pouvons parler, en évoquant les impressions musicales de notre jeunesse. Combien de fois, — il nous en souvient toujours ! — avons-nous demandé à notre mère bien-aimée entre, plusieurs récompenses, à notre choix, celle d'aller entendre la grand-messe ou les Vêpres à l'église de la Charité.

L'auteur de *la Korrigane* est donc un musicien de race, et cela se lit dans ses compositions.

Cette partition révèle deux qualités prime-sautières : une rare originalité et une facilité mélodique intarissable. On y sent de plus une organisation lyrique d'une puissante étendue et cette justesse d'expression que d'autres n'acquiescent qu'avec une longue expérience.

De délicieux motifs emplissent cet ouvrage : un vrai régal de pianiste. Chacun y peut puiser selon son goût et son tempérament musical, car chaque pièce y est d'un genre opposé à celle qui la précède comme à celle qui la suit. Réunies, elles n'en forment pas moins un tout homogène, chaud de tons et poétique de forme.

Parmi tous ces charmants morceaux nous recommandons principalement : la *Valse-Mazurke*, de la sabotière ; — un superbe *Adagio*, qui la suit ; — la *Gigue Bretonne*, qui nous paraît difficile ; — une très belle *Marche religieuse* où l'orgue vient mêler ses magiques accords ; — la *Ronde fantastique des Korrigans*, dont le rythme bizarre et le caractère sauvage sont d'un saisissant effet.

Il y a encore la *Valse Lente* ; la *Lutte au Bâton*, etc., etc.

A quoi bon tant citer ? Nos lectrices, n'ont-elles pas déjà sur leur piano la partition entière de *la Korrigane* ? Mais puisque ces lignes sont tracées, laissons-les pour les quelques retardataires qui auront résisté à cette tentation jusqu'à ce jour.

C'est encore M. Heugel qui s'est rendu acquéreur du ballet de MM. C. M. Widor et François Coppée. Nous n'avons pas besoin d'être *Korrigane* pour prédire au *Ménestrel*, une seconde édition du succès de *Jean de Nivelle*.

Notre mot de la fin sera pour une nouvelle polka, intitulée *Grelots Rémois*, et composée par M. Arthur Louis.

Son succès est tel, qu'en quelques semaines, elle a dépassé un tirage de 6.000 exemplaires.

Mais son principal mérite n'est pas seulement d'être facile, dansante et très brillante ; elle est accompagnée d'une innovation tout originale, des plus récréatives, qui donne à la danse un brio, un entrain et une gaieté extraordinaires :



C'est la *Boucle à Grelots*; elle se place sur le pied droit, tandis que le pied gauche reste au service de la pédale.

La *Boucle à Grelots* peut aussi se placer sur les mains où elle a une action continue; mais en l'adaptant au pied, on peut lui attribuer une partie distincte, qui dans la *Polka des Grelots* est notée sur une ligne supplémentaire.

Le titre très élégant qui décore la première feuille de ce morceau, contient à son verso les explications et avis pour son exécution, ainsi que des figures très soigneusement dessinées pour apprendre à placer la *Boucle à Grelots* et à s'en servir.

Prix net : 2 francs et au-dessus.

Boucle de luxe depuis 5 francs.

C'est une amusante invention, destinée à mettre en mouvement les jambes les plus récalcitrantes.

Cette nouveauté est due à l'esprit ingénieux de M. Emile Ménesson, éditeur distingué de Reims, dont les *violons Guarini* jouissent d'une grande notoriété, justement acquise.

On se procure *Grelots et Polka* à Paris, chez M. J. B. Frantz, 64, rue Lafayette.

MARIE LASSAVEUR.

## CORRESPONDANCE

### JEANNE A FLORENCE

L'invitation était ainsi conçue, ma Florence :

« M. et madame de..., vous prient de leur faire l'honneur de venir prendre une tasse de... chez eux le 31 janvier au soir. »

Double étonnement pour moi : d'abord les de..., qui reçoivent tous les lundis font, au commencement de décembre, une invitation pour la durée entière de l'hiver et ne la renouvellent pas; ensuite ces points de suspension après les mots « une tasse de » m'intriguaient fort.

Le petit hôtel habité par madame de... est une véritable maison de province avec son étage unique, ses plafonds hauts et son jardinnet! une chèvre ferait le tour de ce jardinnet en trois bonds; et un escargot en deux heures; il s'y trouve bien juste assez de place pour un nid de rossignols au printemps, sur un lilas de Perse; et trois rhododendrons suffisent à le meubler; néanmoins madame de... en est fière et son imagination poétisée en recule indéfiniment les limites.

Nous entrons chez madame de... sans être précédés par le bruit de notre nom qu'un domestique écorcherait sans doute; on a perdu l'usage d'annoncer, dans cette maison... peut-être cela tient-il à l'affluence des célébrités qui s'y pressent; chacun doit les connaître! Ni médiocres ni inconnus : tous illustres! Ni lucioles ni pâles flambeaux : tous planètes! une véritable constellation, ma chère amie; un firmament!... à quelques exceptions près, cependant! ne m'oblige pas à insinuer que je fais partie des exceptions, car on me croirait sur parole... peut-être?

Ce qu'il y a de certain, cependant, c'est que je me produis incognito; nul ne sait, parmi ces puissances littéraires et artistiques, nul ne sait que « *anch' io son pittore!* » et personne ne me soupçonne d'être en même temps mademoiselle \*\*\* assez silencieuse dans le monde et Jeanne du *Journal des Demoiselles*, si franchement expansive avec sa Florence.

Cet incognito n'est pas sans avantages : d'abord il me permet de recueillir à ton sujet, à celui de nos collaborateurs, au mien, des observations dont nous faisons tous notre profit; ensuite... mais que t'importe l'ensuite! Tu préfères savoir ce qu'on faisait ce soir-là chez madame de..., n'est-ce pas?

On y causait, Florence! on y causait pour de bon! pour de vrai! Ah! l'on ne cause point partout, maintenant! Il est même fort peu de lieux où l'on cause dans le sens intelligent du mot et si l'esprit court les rues comme on le prétend, c'est sans doute parce qu'il a déserté la plupart des salons!

« De quoi parlait-on? vas-tu encore me demander. Laisse-moi te dire plutôt de quoi l'on ne parlait pas :

On ne parlait pas politique; on ne parlait pas chiffons; on ne parlait pas non plus de son prochain pour en médire.

Ce n'est pas que la tentation n'en vint à quelques-uns; ce n'est pas non plus que quelques autres ne risquassent une épigramme spirituelle ou un trait malicieux... mais l'épigramme et le trait, comme certaines flèches célèbres, revenaient vers qui les avait lancés... les maîtres



de la maison avec leur fin sourire et leur bienveillant regard soulignant une réplique à propos, les détournaient du but.

Et maintenant si tu persistes à me demander de quoi l'on parlait hors le prochain, les chiffons la politique, je te répondrai : de tout... ou à peu près.

Un instant vint, toutefois où le murmure de bonne compagnie qui s'échappait du coin des cheminées, des embrasures de fenêtres, des angles des salons de partout enfin, un instant vint où ce murmure composé de conversations particulières et diverses alla decrescendo ; une sorte de silence général se fit peu à peu et les attentions jusque là éparpillées et divergentes se concentrèrent sur un même point :

Deux domestiques roulaient vers le centre du grand salon une table chargée de gradins circulaires où s'étalait un bazar en miniature et le tirage d'une loterie commençait.

Mon père y gagna une poupée de poche, ma mère un étui à cigares et moi... un abonnement au *Journal des Demoiselles*.

Ce lot se trompait d'adresse ; en vérité une partition de Cressonnois qui venait de l'offrir lui-même, un volume de Sully Prud'homme qui causait alors avec moi, un oiseau de Giacomelli qui s'éventait avec son mouchoir (Giacomelli, pas l'oiseau) n'importe quel fragment échappé au talent du dernier des invités se fût montré plus opportun en venant à moi !

Mon visage trahit mon désappointement, je le suppose, car une toute jeune fille aux allures d'enfant gâtée me dit :

« Si ce lot ne vous plaît pas, je l'échangerai volontiers contre le mien. Voulez-vous ? »

Elle me tendait un bracelet artistique.

« Y pensez-vous, Lucie ? interrompit la fille du peintre S\*\*\*, Mademoiselle \*\*\* ne peut qu'être enchantée, au contraire ; j'ai moi-même offert ce lot, certaine de faire plaisir à qui le gagnerait et... »

— Vous courriez risque du double emploi, riposta Lucie ; car enfin qui n'est pas en possession d'un abonnement au *Journal des Demoiselles* ?

— Moi, mesdemoiselles ! répondit une voix de basse taille appartenant au sculpteur M\*\*\* qui démasqua son visage barbu caché par un écran.

— Oh ! vous, puisque vous allez vous marier vous serez bientôt une moitié d'abonnée, le mari et la femme ne faisant qu'un ; riposta la fille de l'orientaliste L\*\*\*, Sara, votre fiancée, est une des ferventes de ce journal qu'elle reçoit depuis sa première communion.

— Alors je jouirai...

— Vous jouirez du crescendo soutenu de cette publication, un « rinforzando » qui n'est pas du seulement à l'administration, si zélée qu'elle soit !

— Alors quelle est la fée ?

— Dites les fées, monsieur ; ces fées, vous en avez quelques-unes sous les yeux ; il en fleurit dans chaque quartier de Paris, dans chaque ville ou bourgade de France, dans chaque coin du monde même, car leur nombre est légion ! ce sont les abonnées du *Journal des Demoiselles*.

— Vous ne comprenez pas ! interrompit la sœur du romancier D\*\*\* les fées si répandues savent que plus le tirage du journal sera considérable, plus les gâteries de l'administration seront facilitées. Elles ont entrepris une propagande qui a produit déjà ses fruits et...

— Ah ! oui ! affirma la pétulante Lucie ; et sans remonter plus haut que ces derniers mois, nous avons lieu de nous féliciter ! rien que la cretonne de novembre...

— Et le vide-poche feutré de décembre donc !

— Et les cache-verres dont le dernier a paru ce matin avec cette romance si bien dans la note actuelle !

— Et la coupe calendrier que vous oubliez de mentionner !

— Et aujourd'hui, outre la gravure de modes, outre la jolie page de travestissements et toute la pâture ordinaire, aujourd'hui encore, le cousin feutré, la bande application, les...

— Grâce, mesdemoiselles, grâce ! interrompit le jeune homme en coupant court à cette énumération ; je suis convaincu et si ma fiancée n'était pas déjà un membre militant de votre ligue...

— Vous l'y enrôleriez vous-mêmes ; c'est ce que vous auriez de mieux à faire monsieur, conclut très sérieusement la jeune Lucie ; oui vraiment c'est ce que vous auriez de mieux à faire dans son intérêt et dans le nôtre ; car enfin si nous ne faisons pas « mousser » notre journal, tant pis pour nous !... l'an dernier, mademoiselle Jeanne avait bien essayé, non d'emboucher la trompette et de battre la grosse caisse, mais de battre tout doucement sur un pauvre petit tambour de chambre pour nous annoncer l'écran de janvier... mais les rigueurs exceptionnelles de la saison ayant fait de cette prétendue merveille une déception pour les abonnées et une grosse perte pour l'administration, mademoiselle Jeanne a crevé son petit tambour et se tient coite cette année. Il faut bien que nous parlions à sa place, si nous ne voulons pas enrayer les progrès du Journal !

Et vraiment elle parlait bien cette petite Lucie ! et mademoiselle Jeanne pouvait alors « se tenir coite » dans son incognito, car elle s'amusa beaucoup.

Un mouvement se fit dans les salons ; on allait prendre la tasse de... Un monumental samovar contenait le mystérieux breuvage. Il s'en dégageait un parfum si fin, si subtil, si pénétrant, si aérien... ah ! ce n'était pas du thé ! non, ce n'était pas du thé.



D\*\*\* le poète à la mode qui a passé la belle saison dans les montagnes, ferma les yeux pour se souvenir, comme si le souffle des hauteurs lui eût encore effleuré le front ; la grande artiste madame A\*\*\* ; un des derniers élus de l'Institut, et quelques hommes célèbres, montagnards comme lui, tressaillirent à ce parfum ainsi que tressaille le pâtre suisse au son du *Ranz des Vaches*, loi de son pays... tous les regards interrogeaient...

Non ce n'est point du thé, fit la maîtresse de la maison, répondant à ces questions muettes, ce n'est pas ce breuvage d'où naissent les agitations nerveuses et les insomnies ; ce breuvage si banal aujourd'hui qu'il passe à l'état d'habitude... chez madame Gibou elle-même ; ce breuvage qui fait ruisseler des millions français vers l'étranger ! La plante dont vous respirez en ce moment le

suave arôme tapisse les crêtes rocheuses de nos montagnes dont elle changerait la stérilité en opulence, si vous le vouliez, si nous le voulions tous !... Ses éminentes vertus pharmaceutiques seront peut-être à vos yeux, son moindre mérite ; si vous en doutez, consultez le savant docteur P.

Mais si vous n'en doutez pas, prenez tout-de-suite ; buvez ; et mettez à la mode..... « le serpolet ! »

Il faut porter au front la triple couronne de madame de... pour tenter de pareilles innovations, n'est-ce pas, Florence ? Celle-ci pourtant fera son chemin dans le monde, car aussitôt les belles invitées qui savouraient le poétique breuvage ont pris jour pour offrir à leur tour « des serpolets. »

JEANNE.

## CURIOSITÉ HISTORIQUE ET MOSAÏQUE

On sait que le roi Philippe I<sup>er</sup> répudia, après vingt ans de mariage, sa femme, Berthe de Hollande, pour s'unir à Bertrade de Montfort. Il relégua Berthe à Montreuil-sur-mer, dans une vieille tour, où elle se mourait de misère et de chagrin. Les enfants de la ville, émus à la vue de cette figure pâle qui apparaissait derrière les barreaux, allèrent quêter et apportèrent à la reine infortunée le pain, les fruits qu'ils avaient obtenus. Elle mourut bientôt néanmoins, à force de

souffrance. Ce souvenir s'est conservé à Montreuil : les premier dimanche de Carême, les enfants quêtent par la ville, en chantant de vieux couplets qui retracent l'histoire de la reine Berthe.

Nous ne pouvons aller sans toucher terre, mais il ne faut pas s'y coucher et encore moins s'y vautrer.

(Saint François de Sales.)

## MOT CARRÉ

— L'œil ardent et fixé sur le point que désigne  
A leur fougueuse ardeur un éclatant insigne,  
— Tous enfants du canton de l'antique taureau,  
Arme au poing, reins cambrés et cocarde au chapeau,  
Les Suisses de nos jours, gardiens des vieux usages,  
— Se provoquent au jeu viril des anciens âges.  
La lutte est commencée.. honneur au plus adroit !  
Les tireurs montagnards ont acclamé leur roi.



## ÉNIGME

MOTS HOMOPHONES

Je suis conjonction, comme adverbe de temps :

— Je suis le chef d'une tribu tartare,

Souverain despote et barbare

Foulant aux pieds des esclaves rampants,

— Puis je désigne une cité normande,

Capitale célèbre et grande

Sous Guillaume-le-Conquérant :

Les sciences, les arts, y règnent maintenant.

— Je suis encor l'asile d'une armée :

De moi s'exhale la fumée

Et du tabac et des chaudrons ;

Là résonnent trompette et tambours, et clairons,

Régulant lever, coucher, les repos, l'exercice...

Que la sentinelle avertisse

De l'approche de l'ennemi,

On est soudain debout, fut on bien endormi :

Aux gais propos, aux chansons, aux rasades

Ont succédé les fusillades

Et le grondement du canon.

On combat pour l'honneur, le devoir, le renom..

Tous ne reviendront pas au gîte :

Dans ce champ de la mort la faux moissonne vite.

— En me doublant j'offre un autre danger :

Je suis traître, méchant, ou du moins fort léger ;

D'esprits oisifs, je suis le malin exercice ;

Je règne dans la rue, en la loge, à l'office ;

Même dans les salons, mes traits loin d'être exclus,

Sont seulement plus fins, et partant plus aigus,

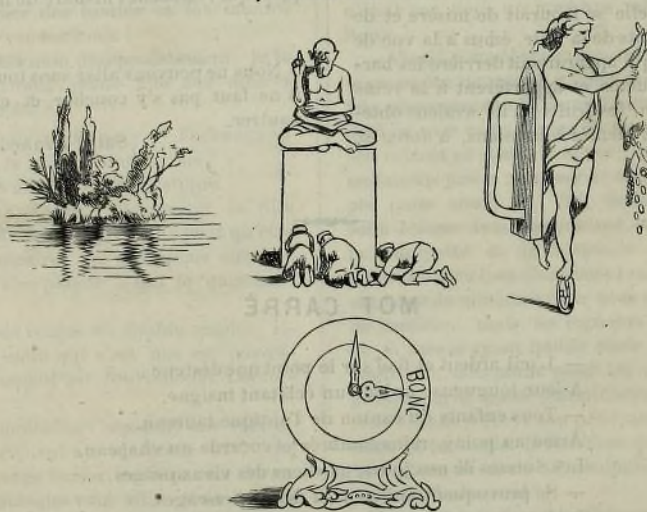
Et je puis entraîner de maux tout un cortège ;

Jè grossis en courant, comme boule de neige...

Fermez l'oreille sur mes pas ;

Mais, si, vous m'entendez, ne me propagez pas.

## RÉBUS



Le mot de l'énigme contenue dans le numéro de Janvier est : Mars.

Explication du Rébus de Janvier : Chacun porte sa croix en ce monde.

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY

81—329 — PARIS. MORRIS PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS BREVETÉS, RUE AMELOT, 64